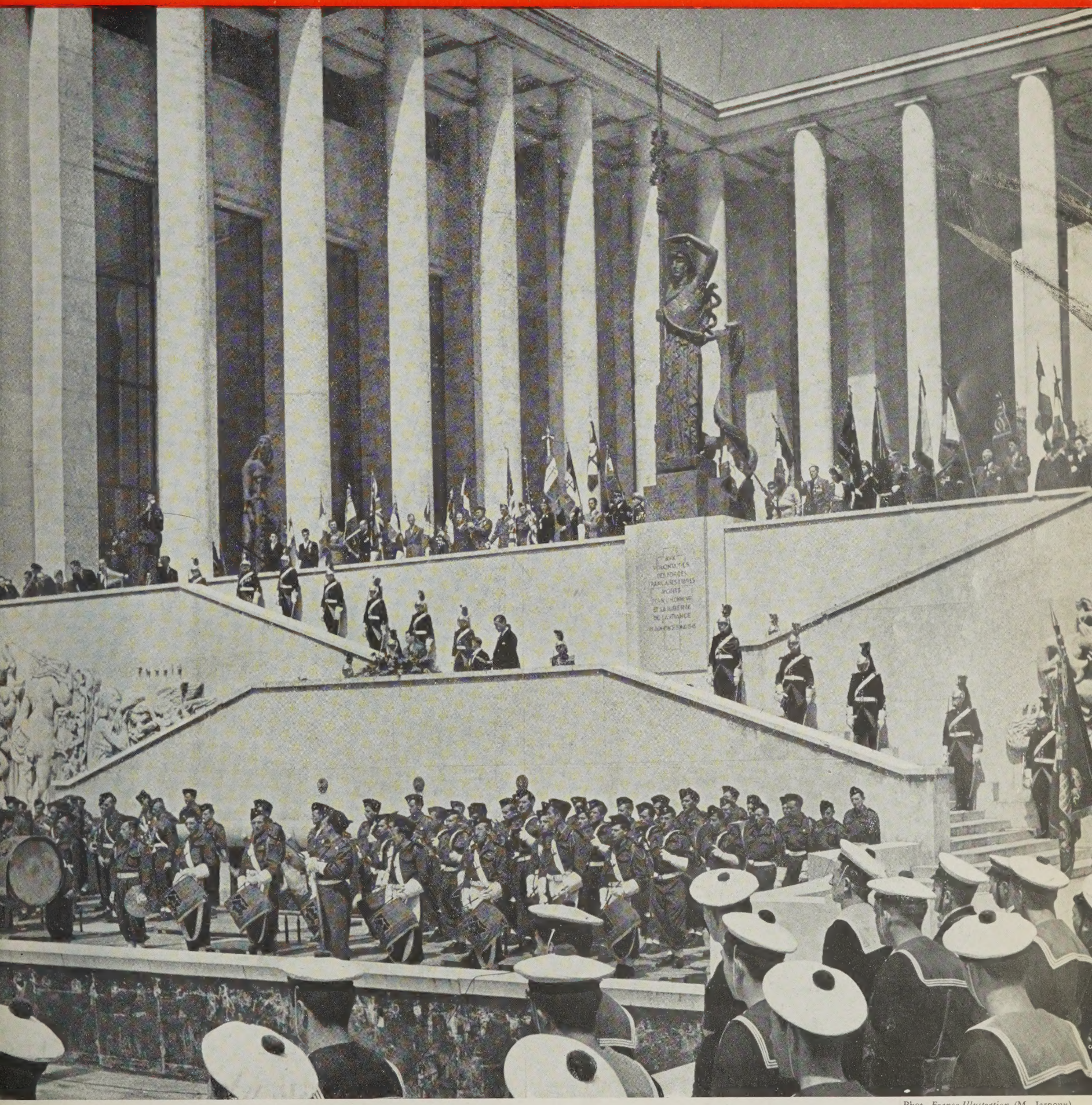
Illinois U Library

France ILLUSTRATION

N° 143 — 26 JUIN 1948 — 60 FRANCS



Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

AUX VOLONTAIRES DES FORCES FRANÇAISES LIBRES

Dans le cadre des cérémonies commémoratives du 18 Juin, le général de Larminat, au nom des Forces Françaises Libres, a remis solennellement à M. Pierre de Gaulle, président du Conseil municipal de Paris, la statue de la France, d'Antoine Bourdelle, érigée quai de New-York, au centre du Palais des arts modernes.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.700	3.200	3.480	3.960
6 mois . . .	1.350	1.600	1.740	1.980

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an....	13,50	dollars	16.20	17	19,80
	6 mois...	6,75		8,10	8,50	9,90
SUISSE.	Un an....	57	francs suisses	68	71 50	83
	6 mois ..	28,50		34	35,75	41,50
PORTUGAL.	Un an ..	339	escudos	407	430	497
	6 mois .	169,50		203,50	215	248,50

TOUS AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	3.400	4.080	4.300	4.980
6 mois...	1.700	2.040	2.150	2.490

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars. escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **500 fr.**
Étranger. . . . . Un an **680 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

3/4 d'heure de musique ininterrompue

...pendant lesquels vous pourrez être tout au plaisir de la danse, n'ayant plus à changer de disque à chaque instant.

"JOBOTON" est un changeur de disques comportant tourne-disques et pick-up. Il peut immédiatement fonctionner sur votre poste ou faire partie d'un ensemble radio-phono dans un meuble à votre goût.

Il permet de passer sans discontinuité dix disques de 25 centimètres.

Avec un simple mouvement du doigt un disque ne plaisant pas peut être éliminé.

De la même façon, un disque aimé peut être indéfiniment répété.

Après blocage du dispositif de changement, il est possible de passer des disques de toutes dimensions.

La manipulation des disques étant réduite au minimum, les risques de casse et de détérioration sont pratiquement éliminés.

CHANGEUR DE DISQUES
comportant tourne-disques et pick-up

"Joboton"

SIMPLE - ROBUSTE - PRATIQUE

JOBOTON PATENT

Demandez la liste des revendeurs "JOBOTON" aux
Ets J. E. CANETTI & Cie, 16, rue d'Orléans à NEUILLY (Seine)
Distributeurs exclusifs pour la France et ses colonies

1034 ELVINGER

VITTEL

GRANDE SOURCE
POUR LE REIN

SOURCE HÉPAR
POUR LE FOIE

LA STATION DE L'ARTHRITISME

SAISON : 25 MAI - 20 SEPT.

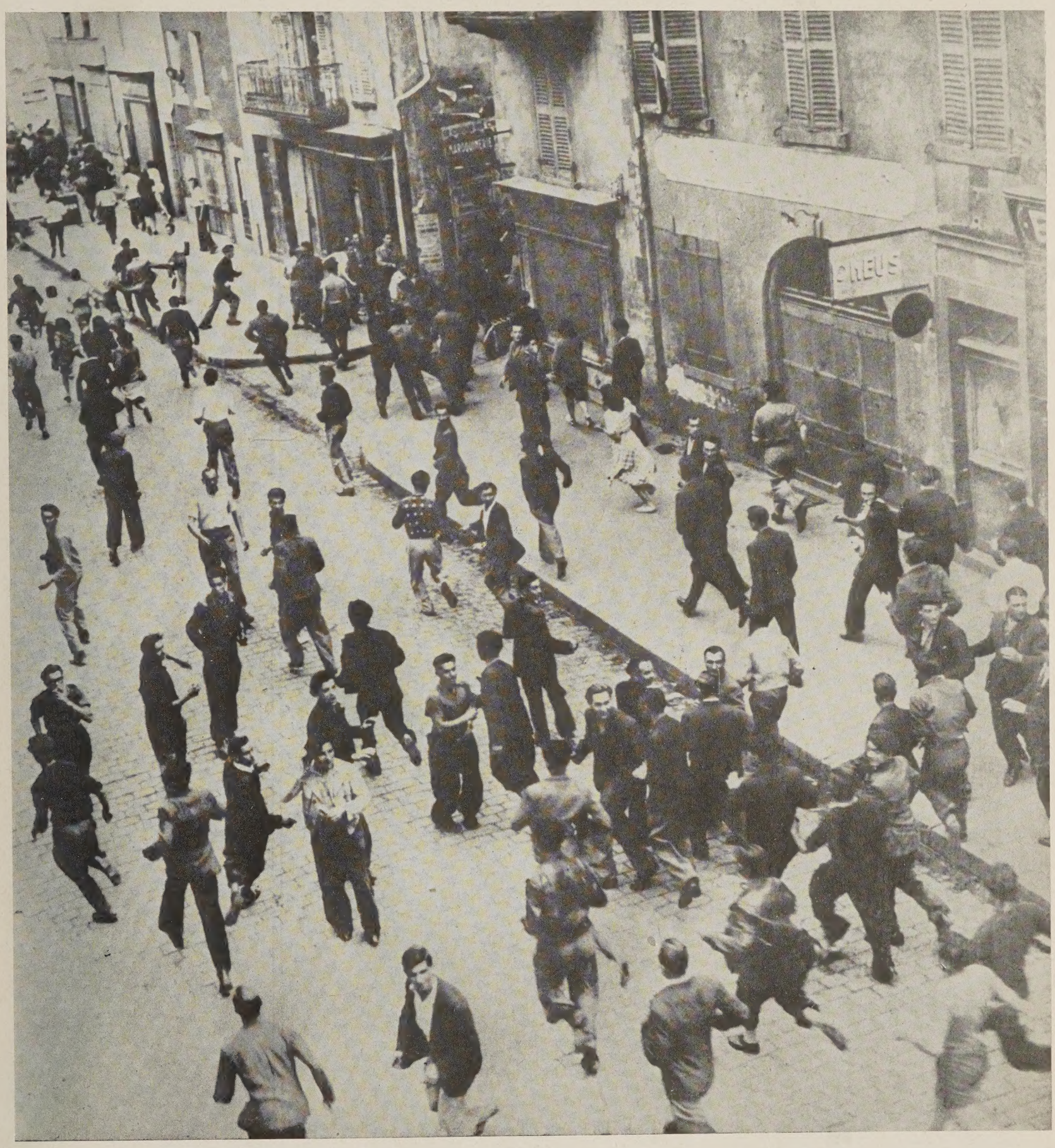
VOLP

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 143 26 JUIN 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL



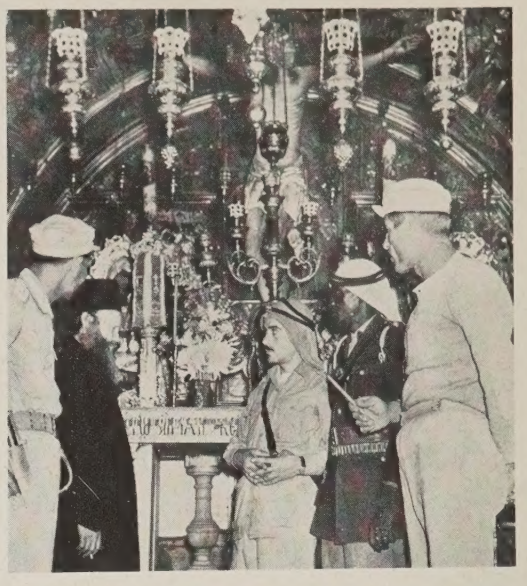
REBONDISSEMENT DE L'AGITATION SOCIALE

A la suite d'un conflit portant sur les salaires, les usines de caoutchouc Bergougnan, à Clermont-Ferrand, avaient été occupées par les ouvriers en grève. L'évacuation, ordonnée par décision de justice, a provoqué dans une partie de la ville, entre les grévistes et les compagnies républicaines de sécurité, de violentes bagarres qui ont causé, de part et d'autre, de nombreux blessés. Ces incidents ont été évoqués au Palais-Bourbon, où le ministre de l'Intérieur, M. Jules Moch, répondant aux attaques des communistes, a dénoncé « l'exploitation systématique des difficultés économiques » par ceux dont « la volonté est de désorganiser la production ». Phot. *France-Illustration.*

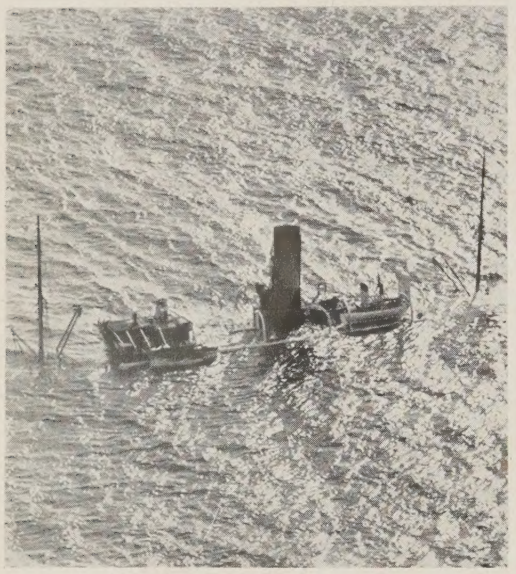
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

M. GOTTWALD, nouveau président communiste de la République tchécoslovaque, et M^me^ Gottwald au « Te Deum » célébré en leur honneur à la cathédrale Saint-Guy par le cardinal-archevêque de Prague.

LE GÉNÉRAL BETHOUART, haut commissaire de la République française en Autriche, félicite Louis Jouvet, qui, avec sa troupe, a donné toute une série de représentations de l' « Ecole des Femmes » à Vienne.

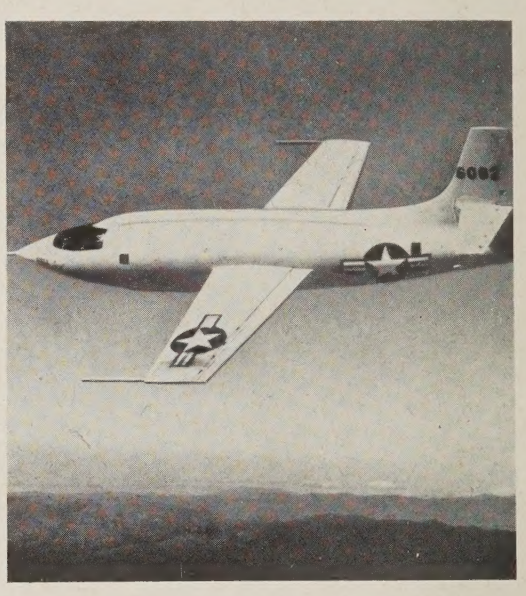


A JÉRUSALEM durant la trêve obtenue par le comte Bernadotte, les soldats des forces arabes visitent avec respect l'église du Saint-Sépulcre, qui renferme les reliques les plus sacrées du monde chrétien.



CETTE ÉPAVE, immense cercueil flottant émergeant d'une eau peu profonde, est ce qui subsiste du paquebot danois *Kjoebenhavn*, coulé en dix minutes après avoir heurté une mine dans le Kattegat.

LE MARÉCHAL TCHIANG KIAI CHEK, réinvesti au poste de président de la Chine, reçoit les félicitations de M. J. Meynier, ambassadeur de France, au nom du corps diplomatique, dont celui-ci est le doyen.



LE « BELL » X S I, appareil d'expérience de l'armée américaine de l'air, muni d'un réacteur quadruple, vient de battre tous les records à Muroc (Californie) en dépassant la vitesse du son au cours de ses essais.

L'EMPEREUR HIROHITO et l'impératrice Nagako ont visité à Tokio une des manufactures modernes de cigarettes installées par le monopole des tabacs qui a été institué par le nouveau gouvernement japonais.

LEURS MAJESTÉS le roi et la reine d'Angleterre ont clôturé la grande saison hippique en assistant avec les princesses Elizabeth, Margaret et leurs invités au meeting au cours duquel s'est couru le Royal Ascot.

LE PASTEUR WILLIAMS, président du « Military Order of Foreign Wars », promu officier de la Légion d'honneur, prononce un discours à la grande fête du drapeau célébrée par la colonie américaine de Paris.

EURASIE. — LES ILES QUI ENSERRENT L'ANCIEN CONTINENT SONT DES BASES AÉRIENNES INACCESSIBLES A LA PUISSANCE DE TERRE.

LES BASES STRATÉGIQUES

PAR CAMILLE ROUGERON

LA publication à Moscou de l'aide-mémoire du général Bedell Smith et de la réponse de M. Molotov visait essentiellement, comme la plupart des manifestations diplomatiques de l'U. R. S. S., à un effet de propagande. Mais l'exposé du principal grief qui justifie l'attitude soviétique et permet de qualifier d'offensifs les préparatifs américains et de défensives les contre-mesures soviétiques n'en conserve pas moins son intérêt. C'est la question des bases.

« La tension internationale actuelle, affirme M. Molotov, est imputable en premier lieu à la politique américaine de développement des bases aériennes, terrestres et maritimes, dans toutes les parties du monde et en particulier sur des territoires situés non loin des frontières soviétiques. A l'encontre de cela, le gouvernement soviétique poursuit inébranlablement une politique de paix envers les Etas-Unis et les autres pays, où il ne crée pas de bases militaires. »

Dans cette présentation, il faut retenir l'aveu d'une infériorité qui n'échappe pas aux dirigeants soviétiques et qu'aperçoivent moins clairement ceux qu'inquiète l'avance d'une puissance qui détient les immensités de l'Asie. Ces armées, dont le Trésor américain paie l'entretien en Chine, en Moyen-Orient ou en Europe occidentale, gênent autant le candidat à la domination de l'Eurasie que ces îles qui, du Spitzberg à Malte et à Okinawa, peuvent être transformées un jour en bases de départ pour bombardiers atomiques et projectiles radioguidés. Est-ce que Staline est installé au Canada, au Mexique ou aux Bahama ?

Lorsqu'on suit les progrès de l'aviation américaine de bombardement au cours des dernières années, la performance dont le relèvement apparaît le plus sensationnel est le rayon d'action. Il semblerait que tous les problèmes de la technique aéronautique se résument à l'atteinte des antipodes, en attendant le tour de la terre sans escale qui permettra seul de bombarder un point quelconque du monde à partir d'un autre et de rentrer à sa base. Repliés sur eux-mêmes, les Etats-Unis n'auraient ainsi à solliciter le concours d'aucun allié pour leur défense. Ce ne serait qu'une question de progrès de l'avion et du moteur.

Les « forteresses volantes » n'ont servi longtemps, de 1941 à 1943, qu'à bombarder Berlin et la Prusse orientale à partir des bases d'Angleterre. Puis est venue l'époque où, grâce aux « Liberator », les Alliés ont pu boucher le « trou » de l'Atlantique, c'est-à-dire troubler le repos des sous-marins allemands qui faisaient surface au milieu de l'Atlantique-Nord, en narguant les patrouilles aériennes à faible rayon d'action qui partaient des côtes et des îles. Les « superforteresses », qui marquaient un nouveau gain, ont servi dans le bombardement du Japon. La marine américaine, en commandant les « Neptune », a montré qu'elle ne voulait pas se laisser distancer plus longtemps par l'armée et s'exposer à solliciter une fois de plus son concours, comme elle avait dû le faire quand elle lui demanda le prêt de ses « Liberator ».

Les « superforteresses » Boeing, comme les Lockheed « Neptune », ont atteint de 16.000 à 18.000 kilomètres dans leurs raids de 1946. Les « ailes volantes » géantes, dont la plus récente vient d'ailleurs de s'écraser au sol en cours d'essais, promettent les 20.000 kilomètres, et l'on espère bien gagner encore 20 % sur la consommation, donc sur le rayon d'action, avec les nouveaux moteurs « compound » à détente fractionnée entre un moteur à explosion et une turbine.

Ce sont cependant ces mêmes « superforteresses » que le commandement américain se refusait à engager au-dessus du Japon tant qu'il ne détenait que des îles à 3.000 ou 4.000 kilomètres de l'objectif. Il préférait faire construire à grands frais des pistes de départ en Chine, les ravitailler en bombes et en essence par voie aérienne à partir de l'Inde, provoquer une offensive japonaise couronnée de succès contre les plus avancés, plutôt que de se servir de bases insulaires trop éloignées. Croit-on qu'il accepterait demain

ARCTIQUE. — LE PROBLÈME STRATÉGIQUE DE L'ARCTIQUE EST LA DÉFENSE PAR CHAQUE BELLIGÉRANT DES ILES PROCHES DE SON CONTINENT ET LA CONQUÊTE DES ILES VOISINES DE L'AUTRE POUR SERVIR DE BASES AÉRIENNES.

d'intervenir au centre de l'Eurasie en partant de Terre-Neuve ou de l'Alaska, s'il peut faire autrement ?

Le rendement d'une expédition de bombardement s'améliore en effet beaucoup avec la proximité des bases de départ. Rayon d'action et charge utile sont des performances complémentaires dont l'une doit être sacrifiée lorsqu'on veut développer l'autre. L'appareil qui va jusqu'aux antipodes en consommant quelques dizaines de tonnes de combustible, mais n'emporte aucune charge utile, peut les remplacer par des bombes s'il doit les lancer à courte distance.

Le bénéfice se relève encore s'il s'agit de bombes atomiques. Il semble bien qu'on ait accru l'efficacité des nouvelles bombes expérimentées à Eniwetok non pas en augmentant la masse de métal actif, uranium ou plutonium, mais en la réduisant et en relevant considérablement le poids du métal inerte constituant le corps. Maintenu plus longtemps lors de l'explosion à l'intérieur de cette enveloppe, le métal actif subit une fission plus complète; le rendement, très faible, des premières bombes d'Hiroshima et de Nagasaki s'améliore. Mais la contre-partie est la nécessité d'un appareil de plus fort tonnage. On a annoncé que les nouvelles bombes ne peuvent plus être emportées par les « Superforteresses » B-29 qui lancèrent les anciennes sur le Japon ; elles exigent les nouveaux types B-50, à quatre moteurs de 3.500 CV, ou les B-36, hexamoteurs de même puissance.

Ce n'est même pas le seul rendement du bombardier qui est en cause, mais sa sécurité et le risque de perdre à la fois un appareil de 50 à 75 tonnes, son équipage et la bombe atomique qu'il doit lancer. Les « forteresses volantes » pouvaient emporter, à faible distance, jusqu'à 7 tonnes de bombes ; on préférait cependant les charger beaucoup moins au bénéfice de leur plafond et de leur vitesse, donc de leurs chances d'échapper à l'artillerie et à la chasse. On trouvera le même avantage à remplacer l'expédition lointaine par l'expédition rapprochée.

La proximité des bases de départ et des objectifs joue d'une autre manière, plus puissante encore, en faveur de la sécurité du bombardier. A l'appareil équipé de moteurs à explosion, dont le rayon d'action est élevé, mais la vitesse faible, on peut substituer des turboréacteurs qui lui donnent une vitesse beaucoup plus grande, avec un rayon d'action très inférieur. C'est notamment la formule du Boeing B-47 « Stratojet », à six turboréacteurs, qui vient d'être commandé en série « illimitée » ; il ne pourra vraisemblablement pas porter ses bombes à plus de 2.500 kilomètres, mais sa vitesse maximum de 1.013 kilomètres-heure dépasse celle des chasseurs les plus rapides et lui permet de les éviter comme de réduire les chances d'atteinte d'un tir d'artillerie.

On peut assurément bombarder l'Oural et Bakou en partant de Terre-Neuve ou de l'Alaska et en passant par l'Arctique. Mais, si l'on s'est assuré une base en Iran ou dans les îles voisines, on transportera cinq ou dix fois plus de bombes à une vitesse double. A coup sûr, les Etats-Unis apprécient autant l'avantage d'une telle position que l'U. R. S. S. en ressent les inconvénients.

Ayant hérité du Japon dans ses visées asiatiques comme de l'Allemagne dans sa tentative d'hégémonie européenne, l'U. R. S. S. se trouvera aux prises avec le même problème insulaire que ni l'un ni l'autre de ses devanciers n'ont su résoudre.

On a souvent opposé, dans la politique et dans la stratégie japonaise, la tendance continentale de l'armée, visant à l'occupation successive de la Corée, de la Mandchourie, de la Chine, et la tendance opposée de la marine, dirigeant son effort vers les mers du Sud. En réalité, les deux objectifs étaient complémentaires, et la « sphère de prospérité extrême-orientale » que l'on voulait créer exigeait leur réunion. Ce n'est pas pour le seul plaisir de s'annexer quelques milliers d'indigènes dans des archipels sans cesse plus éloignés que les amiraux ont fini par échouer aux abords de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande ; c'était la condition indispensable de la possession tranquille d'un Mandchoukouo qui eût suffi à un siècle de prolifération du paysan et de l'ouvrier japonais. Si même il eût fallu choisir entre la terre et la mer, c'est la première qu'il convenait de sacrifier. Un empire maritime d'Extrême-Orient, limité au Japon, aux Philippines et à l'Insulinde, peut se passer du continent ; un empire continental, de la Sibérie à la Malaisie, ne subsisterait pas devant un adversaire qui tiendrait les îles. En chaussant les bottes de leurs prédécesseurs, les généraux soviétiques seront inéluctablement conduits aux mêmes entreprises navales pour protéger leur domaine continental.

Ce n'est pas là, au surplus, une nécessité propre à l'Asie. Hitler a dû faire face aux mêmes exigences en Europe. Il lui a fallu occuper les Lofoten, les îles danoises et hollandaises, les anglo-normandes, toutes les îles des côtes françaises d'Ouessant à la Corse, toutes celles de l'Adriatique et de la mer Egée, la Crète. Il a reculé devant la difficulté d'un débarquement aux îles Britanniques et à Malte ; mais le « porte-avions ancré au large de l'Europe » comme la forteresse britannique en Méditerranée ont fait la preuve qu'on ne pouvait occuper un continent en sécurité tant qu'on ne tenait pas toutes les îles voisines.

Plus encore actuellement, où la puissance venant du large se manifestera par ses avions, qu'autrefois, où elle n'intervenait que par le navire, la possession des îles voisines s'impose au maître du continent qui veut pouvoir l'exploiter. Le développement des engins radioguidés ou autoguidés place dans une situation difficile toutes les expéditions offensives contre une côte qui en disposerait en nombre suffisant. Du moins, si quelqu'une doit passer, ce sera plutôt la formation d'avions-fusées, pilotés ou non, de vitesse comparable à celle des armes qu'on lui oppose, que la force navale de débarquement attirant sur elle les projectiles autoguidés à quelques centaines de kilomètres à la ronde. Les « task forces » les mieux combinées ne valent pas ce porte-avions invulnérable qu'est une île.

L'infériorité de la puissance de terre dans sa lutte contre les puissances de mer pour la domination de ces éléments essentiels de sa sécurité, c'est qu'il les lui faut tous, tandis que son adversaire n'a besoin que de quelques-uns. L'occupation par l'Axe de toutes les îles méditerranéennes sauf une ne suffisait pas aux ambitions africaines d'Hitler et de Mussolini si, de la dernière, la Grande-Bretagne pouvait contrôler leurs communications. Or, la défense d'une seule île, de faible étendue, à laquelle on affecte quelques régiments, est une tâche aisée. Autant l'occupation de la Crète était certaine dans les conditions de supériorité aérienne et terrestre de la « Luftwaffe » et des divisions allemandes aéroportées, autant l'entreprise contre Malte était risquée. On a affirmé qu'après son isolement et la longue préparation aérienne de 1942 Mussolini s'est dérobé au dernier moment. Mais pourquoi Hitler, qui lui apportait l'appui de l' « Afrika Korps », en Libye, laissait-il à son allié la tâche la plus difficile, celle du débarquement dans la forteresse dont le contrôle eût fait pencher la balance en faveur de Rommel ? Ne restait-il donc rien de ces parachutistes si brillants en Norvège, en Hollande et en Crète, que l'on n'avait pas utilisés sur le front de l'Est ? Ou ne préférait-on pas laisser aux troupes italiennes la responsabilité de l'échec attendu, pour ne pas entacher la réputation d'invincibilité du soldat allemand ?

La conquête d'Iwojima et d'Okinawa semble infirmer cette thèse ; si acharnée que soit la défense, l'île tomberait devant un assaillant qui détient la supério-

rité aéronavale comme une place forte devant l'assiégeant. La conclusion ne vaut pas au profit de la puissance de terre, qui est précisément censée ne pas disposer de cette supériorité. Elle ne tient d'ailleurs pas suffisamment compte, croyons-nous, de l'efficacité défensive des armes nouvelles contre une attaque appuyée par des éléments aéronavals. Enfin, Okinawa était plus proche, par sa superficie, de la Crète que de Malte.

L'affaire se complique encore en Extrême-Orient avec la succession d'archipels, à portée d'aviation les uns des autres, qui entraînent vers le large la puissance de terre soucieuse de sa sécurité. On n'est pas vraiment maître de la province maritime tant qu'on n'occupe pas le Japon. Mais comment tenir le Japon sans contrôler Okinawa, Iwojima et les archipels dont ils dépendent ? C'est ainsi que, de proche en proche, on finit par épuiser aux Salomon les forces d'un empire de 400 millions de sujets.

La difficile conquête des îles voisines du continent convoité, où l'Allemagne a échoué et où le Japon a réussi un instant, ne suffit pas à la tranquillité de la puissance de terre. Il lui faut ensuite s'y maintenir. Or la défense d'un archipel contre un adversaire bien décidé à y prendre pied est impossible. Ce que la Grande-Bretagne a fait pour Malte, qui était isolée, elle eût gaspillé ses ressources sans y parvenir si elle avait dû défendre tous les Malte en puissance du Dodécanèse ou des Ioniennes. La bonne formule stratégique est celle de l'île seule, ou d'une île dans chaque archipel, comme Guam dans les Mariannes. Mais elle est uniquement offensive, et ne se prête pas aux desseins défensifs du maître d'un continent qu'il veut préserver des expéditions venant du large.

Au fond, les difficultés de la puissance de terre, si l'on ose continuer à l'appeler ainsi, sont exactement du même ordre dans son domaine maritime et dans son domaine continental. Il ne peut en être autrement, puisque l'avion d'où elles procèdent se déplace dans un troisième élément. Elles tiennent à l'étendue des possessions. Les déserts d'Asie centrale qui s'opposent à une

AMÉRIQUE. — L'EXTRÊME RARETÉ DES ILES VOISINES DU NOUVEAU CONTINENT EN EST LA MEILLEURE PROTECTION CONTRE DES ATTAQUES AÉRIENNES.

défense efficace des villes qu'on y a semées jouent le même rôle au profit de l'adversaire que les étendues d'eau qui séparent les îles qu'on est obligé d'occuper pour l'éloigner. Au degré de la lutte entre continents, comme à celui de l'organisation d'une ligne de tranchées ou d'une zone frontière, la défense exige la concentration. Si Constantinople a pu arrêter, pendant dix siècles, ses adversaires de terre et de mer, c'est parce qu'elle enfermait en ses murs la part principale des richesses de Byzance.

Plus généralement, le problème auquel se heurte le candidat à la domination du monde est celui de l'infériorité de la position défensive, où il veut se maintenir dès qu'il a satisfait pour un temps ses désirs, contre la position offensive de ses adversaires qui ne consentent point à lui accorder le répit souhaité. Mais ne peut-il donc conserver son attitude initiale et pénétrer jusqu'au cœur des domaines de l'adversaire pour l'y frapper par les mêmes moyens que celui-ci emploie contre lui ?

C'est sur ce point que la géographie favorise singulièrement l'Amérique au détriment de l'U. R. S. S. Si Staline « ne crée pas de bases militaires insulaires », enserrant les Etats-Unis à 500 kilomètres de New-York ou de San-Francisco, est-ce, comme le dit Molotov, parce qu'il tient à poursuivre inébranlablement sa politique de paix » ? Ne serait-ce pas aussi pour plusieurs autres raisons, dont la principale est l'absence de telles bases ?

Du Spitzberg aux Kouriles, l'ancien continent est entouré à faible distance d'une chaîne d'îles et d'archipels d'une densité exceptionnelle. La disposition est particulièrement marquée en Asie, où les archipels des Philippines, des Riou-Kiou, du Japon, des Kouriles présentent la même forme en arc concave vers le continent qui les rattache à une origine commune. La disposition est beaucoup moins régulière en Europe occidentale, en Méditerranée et dans l'océan Indien, mais la densité des îles voisines des côtes y reste telle qu'elles sont impossibles à conquérir ou à tenir en totalité par la puissance de terre, si la puissance de mer met le prix à la conservation de celles qu'elle juge utiles à la conduite de ses opérations. Il subsistera toujours quelques Malte qui empêcheront le maître du continent d'exploiter tranquillement ses succès et d'où seront lancées, après son épuisement, les offensives qui le rejetteront dans ses bases de départ.

La situation du nouveau continent est toute différente. Du côté du Pacifique, le dernier archipel « en arc » est celui des Aléoutiennes, dont la distance aux centres démographiques, agricoles et industriels de l'Amérique du Nord reste grande, et dont la possession n'ajoute guère de facilités à qui détient déjà le Kamtchatka. Plus au sud, jusqu'au détroit de Magellan, on ne trouve aucun archipel symétrique de ceux qui enserrent, à l'ouest du Pacifique, les côtes asiatiques. Les Galapagos et Juan Fernandez, que les Etats-Unis ont tenu à occuper, dès 1941, pour éviter toute surprise japonaise, sont de superficie assez réduite pour être aisément défendus. La protection des côtes atlantiques est moins aisée. Les Antilles et les Bahama offrent des bases nombreuses à un adversaire entreprenant. Mais on doit éliminer toutes celles dont la superficie et la population sont assez importantes pour qu'un débarquement à faible effectif ait peu de chances de succès, ce qui réduit beaucoup le danger d'une menace contre les Antilles. Le reste peut être défendu par des garnisons qui n'exigeront pas un très gros effort des Etats-Unis.

La situation des Etats-Unis et de l'U. R. S. S. est moins différente du côté de l'Arctique. Des îles nombreuses et étendues sèment les côtes nord du Canada comme celles de la Sibérie. Mais leur intérêt est moindre, car plusieurs milliers de kilomètres les séparent, dans les deux cas, des objectifs intéressants.

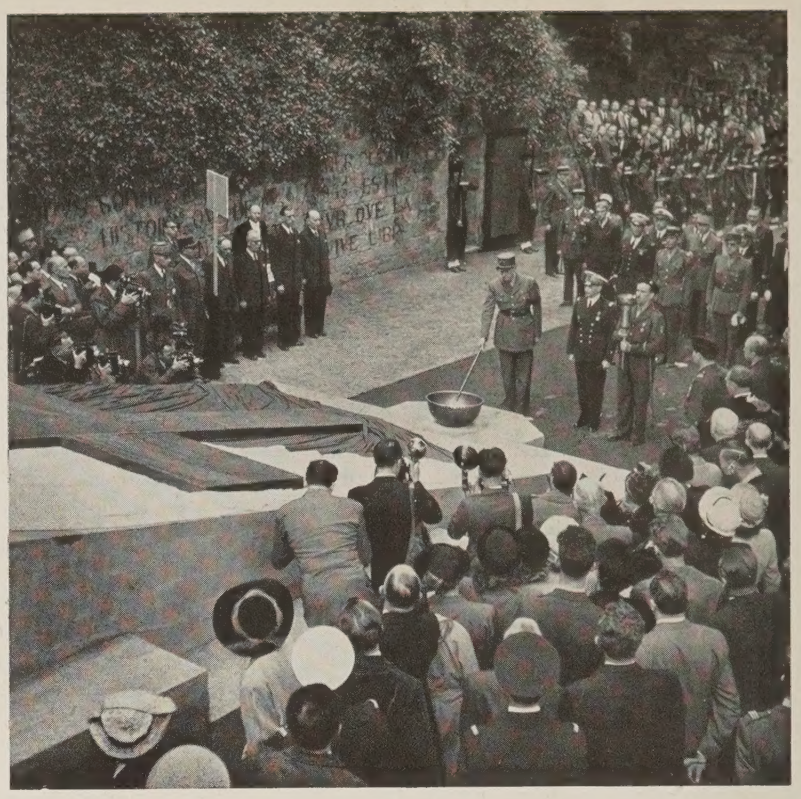
Cependant, comme les bases qu'on pourrait installer dans ces îles compléteraient l'encerclement de l'ancien continent par les Etats-Unis et offriraient à l'U. R. S. S. leur seul moyen d'accès au nouveau, on doit présumer qu'elles seront âprement convoitées et défendues. Mais, contrairement aux idées les plus répandues sur l'utilisation de l'Arctique, on ne doit pas y voir seulement un océan où passerait le plus court chemin entre l'Amérique du Nord et la Sibérie et que sillonneraient de part et d'autre les bombardiers à 20.000 kilomètres de rayon d'action. Le concours essentiel qu'il apportera aux belligérants, ce seront les îles voisines de la côte adverse. Le Pearl Harbor de la prochaine guerre sera l'installation par surprise d'une garnison soviétique dans le Grand Nord canadien, comme les Iwojima et les Okinawa en seront la lutte pour la possession du Spitzberg ou de la Nouvelle-Zemble.

Ainsi, la ressource de l'occupation de quelques bases insulaires, d'où partiraient des offensives aériennes interdisant l'exploitation tranquille d'un continent par son maître, manque à peu près entièrement à celui qui voudrait retourner contre l'Amérique les méthodes de guerre qu'elle emploiera contre l'Eurasie. L'ancien continent, ceinturé par des îles à courte distance de ses côtes, offre à une puissance de mer et de l'air hors d'atteinte toutes les bases désirables pour des expéditions qui y rendront la vie intenable. Le nouveau continent, préservé de ce fâcheux voisinage, pourra développer en toute sécurité les armes qui en défendront l'approche malgré son infériorité numérique ; ce ne sont pas les bases du Grand Nord, dont l'établissement et l'entretien supposent d'ailleurs une supériorité navale et aérienne que l'U. R. S. S. n'est pas près de détenir, ni les lancements de V-2 par sous-marins qui rétabliront la situation en sa faveur.

Ce que Molotov reproche à l'Amérique, c'est l'utilisation militaire d'une situation géographique qui complique singulièrement les entreprises du candidat à la domination de l'univers. Depuis la fin de l'empire romain, c'est-à-dire depuis que l'on a découvert que le monde ne se limitait plus à la Méditerranée, la position géographique de l'Italie dans une mer dont elle ne contrôle ni les sorties ni la totalité des bases insulaires lui interdit toute participation décisive aux affaires européennes. La position géographique de l'Allemagne, enserrée entre la puissance de terre à l'est et la puissance de mer à l'ouest, lui interdit pareillement de commander au monde ; elle est à l'origine de ses malheurs présents. Mussolini ni Hitler ne pouvaient rien y changer. « L'espace vital » de Staline sera tout aussi insuffisant.

Les amateurs d'explications finalistes croyaient pouvoir, après l'amiral Mahan et son livre sur *le Salut de la race blanche par l'empire des mers*, admirer cette faveur providentielle qui préservait la civilisation menacée par le « sous-homme ». L'asymétrie continentale est une donnée non moins providentielle à l'abri de laquelle un nouveau Byzance peut édifier, outre-Atlantique, un refuge en mesure de repousser pendant dix autres siècles les assauts asiatiques.

LE GÉNÉRAL DE LARMINAT RANIME LA FLAMME DE L'INCONNU, APRÈS QUE M. P. DE GAULLE, PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL, EUT FLEURI LA DALLE.



AU MONT VALÉRIEN, LE GÉNÉRAL DE GAULLE, QU'ACCOMPAGNAIT L'AMIRAL THIERRY D'ARGENLIEU, S'EST RECUEILLI DANS LA CRYPTE DES FUSILLÉS.

A VERDUN, LE GÉNÉRAL DE GAULLE DÉPOSE UNE COURONNE AU PIED DU MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES ENFANTS DE LA CITÉ MARTYRE.

C'EST AU PIED DU MONUMENT COMMÉMORANT LA RÉSISTANCE HÉROIQUE DES COMBATTANTS DE 1914-1918 QUE LA TRIBUNE A ÉTÉ DRESSÉE.

CÉRÉMONIES DU SOUVENIR

A L'ARC DE TRIOMPHE
AU MONT VALÉRIEN
A VERDUN

Le huitième anniversaire de l'appel lancé à Londres le 18 juin 1940 par le général de Gaulle a donné lieu à travers la France à d'émouvantes cérémonies. A Paris, le président de la République avait fait déposer une gerbe de fleurs sur la tombe du Soldat Inconnu, devant laquelle M. Robert Schuman, les ministres et les membres des bureaux des Assemblées vinrent s'incliner. Au Palais des arts modernes, M. Pierre de Gaulle, président du Conseil municipal de Paris, recevait ensuite du général de Larminat le monument de Bourdelle érigé à la mémoire des volontaires des Forces françaises libres, « morts pour l'honneur et la liberté de la France ».

L'après-midi, en présence des Français libres et des Compagnons de la Libération, un flambeau fut allumé à la flamme sacrée et transporté par un grand mutilé au Mont Valérien. Le général de Gaulle le reçut des mains de l'amiral Thierry d'Argenlieu, grand chancelier de l'Ordre de la Libération, et ranima la flamme du cénotaphe.

Le 20 juin, le général de Gaulle présidait les cérémonies organisées pour le trente-deuxième anniversaire de la victoire de Verdun. A cette occasion, il a prononcé devant les délégations d'anciens combattants un discours politique dans lequel il reprit son thème sur la réforme de l'Etat. Seule, dit-il, elle permettra à la France d'édifier le système national et international de la sécurité et de prendre la tête du groupement occidental où une place serait faite non pas au Reich allemand reconstitué, mais aux Etats allemands fédérés.

APRÈS LES FÊTES COMMÉMORATIVES DE LA VICTOIRE DE VERDUN, LE GÉNÉRAL DE GAULLE EST ALLÉ DÉPOSER UNE GERBE A L'OSSUAIRE DE DOUAUMONT.

DEVANT LES DÉLÉGATIONS D'ANCIENS COMBATTANTS, VENUES DE TOUTES LES PROVINCES FRANÇAISES, LE GÉNÉRAL A PRONONCÉ UN IMPORTANT DISCOURS.

LA SAISON DE PARIS

LE CINQUANTENAIRE DU RITZ

ENTRÉE DE L'HÔTEL RITZ, PLACE VENDÔME.

UNE PARTIE DES JARDINS DE L'HÔTEL RITZ.

IL vient d'y avoir un demi-siècle que César Ritz ouvrait, place Vendôme, son célèbre hôtel.

Le Ritz fait aujourd'hui tellement partie de Paris que cet anniversaire valait d'être marqué. Il le valait aussi par la carrière étonnante de son fondateur.

César Ritz, treizième enfant d'une famille de paysans suisses, débuta dans l'hôtellerie peu avant la guerre de 1870. Après quelques mois d'apprentissage, il fut engagé comme serveur d'abord chez Voisin, puis dans divers palaces de la Côte d'Azur. C'est à ce moment que le colonel d'Altishofen, propriétaire du grand hôtel National de Lucerne, le remarqua et il fut tellement frappé par ses qualités d'organisateur qu'il lui confia la direction de son établissement. Ce fut le début de cette étonnante carrière qui devait faire de César Ritz ce « seigneur hôtelier » universellement connu. A Lucerne, à Monte-Carlo, à Rome, à Londres il dirigea successivement plusieurs de ces grands hôtels où aiment à séjourner les célébrités de ce monde. A cette époque, le prince de Galles, le futur Edouard VII, résuma par cette phrase la renommée grandissante de Ritz : « *Wher ever Ritz goes, we shall follow.* » Se pouvait-il souhaiter meilleure consécration ?

Mais César Ritz avait d'autres ambitions : il rêvait d'ouvrir à Paris un hôtel digne de la plus belle ville du monde et où il pourrait affirmer ses conceptions de l'art hôtelier. Quelques financiers anglais, qui avaient reconnu son génie, le lui permirent. Une société fut constituée. Elle acheta, place Vendôme, l'immeuble du 15 qui était justement à vendre. Cette demeure princière avait appartenu à Armand-Louis de Gontaut-Biron, duc de Lauzun et de Biron, commandant de la cavalerie française dans l'armée de Rochambeau. Pouvait-on trouver patronage plus éblouissant pour une maison qui se voulait le rendez-vous de la société des deux continents ?

César Ritz se mit alors à travailler d'arrache-pied. Avec l'architecte Mewès il transforma complètement l'immeuble. Tout en lui conservant le charme de son époque, il voulait, en effet, le doter de ce confort moderne sans lequel il ne concevait pas un grand hôtel. Ce fut enfin, le 5 juin 1898, l'inauguration. Le Tout-Paris y assista. Ce fut un triomphe.

En 1910, l'achat de l'hôtel Schikler (n° 17, place Vendôme) permit d'agrandir l'hôtel devenu trop petit. C'est dire le succès de Ritz. Il avait réalisé son rêve.

Depuis lors est-il nécessaire de dire que ce triomphe ne s'est jamais démenti ? Il suffit de tourner les pages du livre d'or de l'hôtel pour en être assuré. Que de signatures royales, princières et célèbres : tous ceux qui ont joué un rôle dans ce demi-siècle si mouvementé y figurent. Et aujourd'hui le président du Ritz, le baron Pfyffer et l'administrateur délégué, M. Auzello, ont tenu avec M^me^ Ritz à marquer ce cinquantenaire par une grande réception où le Tout-Paris diplomatique et mondain s'est retrouvé. César Ritz, en transformant la célèbre demeure du duc de Lauzun, se doutait-il que son hôtel ajouterait un jour à la gloire de Paris ?

LA KERMESSE AUX ÉTOILES

ELVIRE POPESCO ET VICTOR FRANCEN.

ORGANISÉE au profit des œuvres sociales de la 2^e^ D. B., la kermesse aux étoiles a été un triomphe. Pendant deux jours, plus de 150.000 Parisiens ont envahi le jardin des Tuileries, où un village de planche et de toile avait été bâti en quelques heures. Ce fut une véritable fête foraine où il ne manquait ni les stands de tir, ni la femme serpent, ni la classique loterie. Plus de trois cents artistes de la scène et de l'écran avaient accepté d'y prêter leur concours. Entre deux apparitions sur la scène, qui avait été installée dans une des allées, ils se transformèrent en vendeurs et camelots d'occasion et c'est dire que les affaires furent excellentes. Enfin, tandis que quatre des meilleurs orchestres de la capitale jouaient les derniers refrains à la mode, une grande tombola fut tirée. A l'entrée des jardins, deux chars de la glorieuse division rappelaient les combats qui furent livrés dans ces mêmes Tuileries.

UNE VITRINE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ.

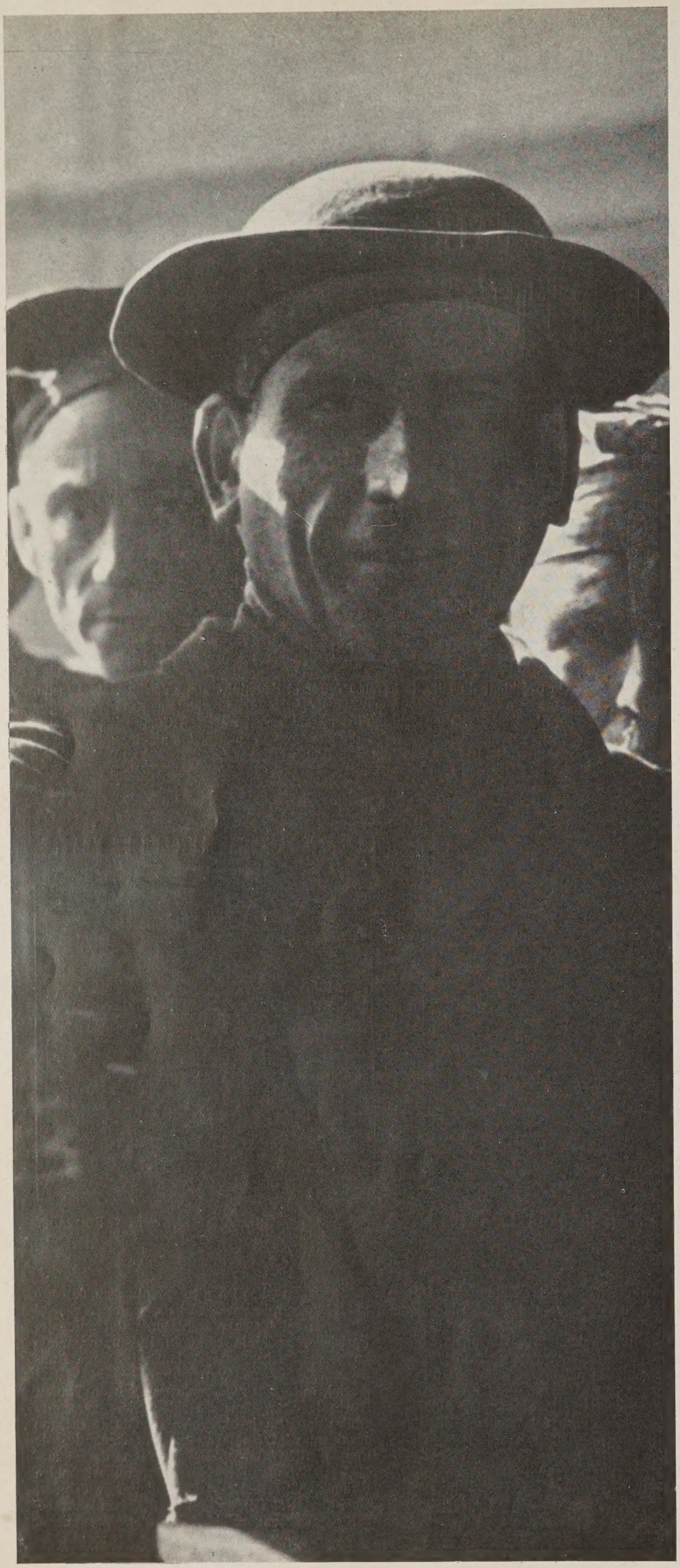
QUINZAINE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ

LES vitrines du Faubourg-Saint-Honoré présentent ainsi que chaque année au moment de la Saison de Paris le spectacle le plus charmant qui se puisse imaginer. On sait que tous les ans les artistes décorateurs s'inspirent d'un thème commun. Ils ont choisi cette fois les « sept péchés capitaux ». Inutile de souligner que leur fantaisie s'est donné libre cours. Il semble pourtant que la paresse ait été la meilleure inspiratrice. C'est elle qui triomphe, tantôt sous la forme d'une belle endormie, ou celle d'un pêcheur somnolent, lorsque ce n'est pas sous le masque d'un fumeur d'opium. Les autres péchés capitaux ne sont pas oubliés : l'envie, l'avarice, l'orgueil et la gourmandise ont également donné lieu à quelques compositions fort amusantes. Les commerçants du Faubourg-Saint-Honoré ont ainsi prouvé, une fois de plus, que le bon goût et l'ingéniosité étaient vraiment l'apanage de Paris.

LA NUIT DU RUBAN AU CLUB DE FRANCE

M^me^ PAUL AURIOL ET M^me^ POUYADE.

UNE des fêtes les plus somptueuses de cette Saison de Paris, où bals, ventes de charité et soirées accaparent toutes les nuits des Parisiens, a été la Nuit du Ruban, organisée au profit des berceaux de la Croix-Rouge française. Placée sous la présidence de M^me^ Paul Auriol, cette fête se déroula au Club de France. Après le dîner dans les salons, on dansa aux étoiles dans les jardins, où des mâts de cocagne enrubannés avaient été dressés. L'orchestre de Claude Luter interpréta quelques-uns de ses succès, tandis que Jacqueline Moreau, Alexandre Kaliougny, premiers danseurs étoiles de l'Opéra, ainsi que M^lles^ Colette Mars et Raymonde Arambal rehaussèrent de leur talent le programme artistique. Ce fut, en somme, une des manifestations les plus réussies de cette Saison de Paris. L'orage qui menaçait voulut bien d'ailleurs ne pas éclater, afin de ne la point troubler.



RESSOURCES ÉNERGÉTIQUES DE LA FRANCE

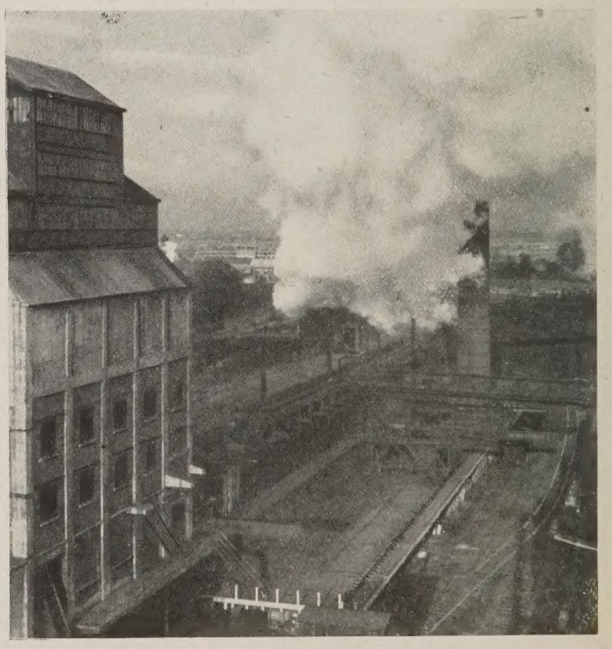
LE CHARBON

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL RENÉ BRANELLEC

Le XIXe siècle a été le siècle de la houille, le nôtre sera probablement celui de l'énergie atomique ; mais c'est là encore, pour l'industriel, une perspective trop lointaine. Entre la bombe de Hiroshima et l'énergie nucléaire maîtrisée, canalisée, épurée de ses mortelles radiations, dix ou quinze années au moins s'écouleront. Les révolutions industrielles sont par ailleurs freinées par l'énormité sans cesse croissante des investissements qu'elles requièrent, et la houille, dont le règne est déjà battu en brèche, en tant que source d'énergie, par le pétrole et l'électricité hydraulique, conserve un rôle essentiel dans l'économie mondiale.

Sans houille, pas d'acier ; sans acier, pas d'industrie. Par l'intermédiaire des centrales thermiques, elle fournit 40 % des besoins français en électricité. Elle alimente en gaz 90 % des foyers domestiques urbains et constitue la matière première de quantité de sous-produits tels que les brais, les benzols, la naphtaline, les phénols, les goudrons, etc. On l'utilise enfin pour la fabrication du caoutchouc et des carburants de synthèse. Aux Etats-Unis, on obtient actuellement à partir de la houille une essence synthétique rentable, dont le prix de revient ne dépasse pas 40 dollars la tonne, contre 28 à 30 dollars pour l'essence provenant du pétrole.

C'est dire l'avantage immense dont bénéficient les pays riches en charbon. C'est dire aussi le problème qui s'est posé à la France, depuis le début de l'ère industrielle, pour maintenir son rang avec des ressources comparativement très pauvres. Amélioration de sa production et conclusion d'accords d'importation aussi avantageux que possible, ce sont les deux pôles de sa politique houillère, dont les traits saillants sont aujourd'hui la constitution des Charbonnages de France, société nationalisée chargée de l'exploitation de 98 % des bassins français, et, sur le plan extérieur, la signature de l'accord de Moscou nous assurant 21 % de la production de la Ruhr, l'accord tripartí relatif à l'union douanière avec la Sarre et à la mise sous régie française des mines sarroises, enfin les importations américaines, anglaises et polonaises.



UNE IMPORTANTE COKERIE MINIÈRE DU BASSIN NORDISTE.

USINE DE LAVAGE DU BASSIN DE LA LOIRE. LES GISEMENTS DE CETTE RÉGION ET CEUX DU CENTRE-MIDI ONT FOURNI 29,1 % DE LA PRODUCTION EN 1947.

L'évaluation des réserves mondiales de charbon varie entre 5.000 et 10.000 milliards de tonnes. La production annuelle étant stabilisée depuis 1913 à 1.350 millions de tonnes en moyenne, l'exploitation pourrait se poursuivre pendant trois millénaires et demi. Mais les ressources sont très inégalement réparties. A eux seuls, les Etats-Unis possèdent 400 milliards de tonnes sûres et 5.000 milliards de tonnes probables. L'Angleterre, la Russie et l'Allemagne viennent ensuite. Quant à la France, sa part est chétive. Selon le rapport de la Commission de modernisation des houillères, nos réserves n'excéderaient pas 4 milliards de tonnes certaines et probables et 6 milliards 400 millions de tonnes possibles et hypothétiques jusqu'à 1.200 mètres de profondeur. Notre bassin du Nord et du Pas-de-Calais a devant lui cent années d'exploitation, celui de Lorraine, quatre cents années.

La première compagnie houillère française, la compagnie d'Anzin, fut fondée en 1757. Près d'un siècle plus tard, la production de l'ensemble du pays n'atteint encore que 1.860.000 tonnes. En revanche, à partir de 1870, date à laquelle commence l'exploitation du bassin du Pas-de-Calais, l'extraction augmente rapidement pour atteindre 40.800.000 tonnes en 1913. La guerre 1914-1918 eut des conséquences désastreuses : il ne fallut pas moins de sept années pour retrouver ce niveau de production. En revanche, elle nous avait valu de récupérer une pièce maîtresse de notre patrimoine, le bassin de Lorraine, notre plus sérieux espoir actuel dans la bataille de la houille.

Dès l'entre-deux-guerres, c'est à lui qu'est en grande partie imputable l'augmentation de notre production, qui, de 1920 à 1930, passe de 25 millions 260.000 tonnes à 55 millions de tonnes. La crise stoppe ce progrès : en 1938, 47.562.000 tonnes seulement sont extraites. Après une poussée à 50 millions de tonnes en 1939, c'est une nouvelle chute, lente d'abord, puis catastrophique. En 1944, la production est de 26.577.000 tonnes. Les mines sont dans un état déplorable d'entretien, le matériel, qui n'a pu être changé, est terriblement vétuste, la main-d'œuvre manque : l'effectif du fond est de 146.000 contre 161.000 en 1938, le rendement fond est tombé, dans les derniers mois, à 674 kilos contre 1.229, la production mensuelle est de 1.600.000 tonnes contre 4 millions.

C'est alors qu'interviennent des mesures qui seront par la suite fort discutées : en septembre 1944, les houillères du Gard, de l'Hérault et du Tarn-Aveyron sont réquisitionnées par l'Etat. Le 13 décembre 1944, une ordonnance institue les Houillères nationales du Nord et du Pas-de-Calais, première étape vers la nationalisation totale réalisée par la loi du 17 mai 1946.

Depuis 1944, la production s'est relevée à 35 millions de tonnes en 1945, 49 millions de tonnes en 1946, pour retomber en 1947 à 47.300.000 tonnes du fait des grèves de juin et de novembre-décembre et aussi en raison de l'insuffisance de l'augmentation du rendement, resté à 80-85 % du rendement de 1938.

LES BESOINS FRANÇAIS

Quel que soit d'ailleurs son rendement, la France est incapable de se suffire à elle-même. Elle est le plus gros importateur mondial de charbon. Dans l'entre-deux-guerres sa consommation a varié entre 80 et 90 millions de tonnes et la part de l'importation, de 32 % à 41 %.

Un ajustement s'opère actuellement du fait de la tendance à délaisser la houille comme source d'énergie, beaucoup d'industries s'équipant pour marcher soit à l'électricité, soit au fuel, de même que les transports. Les usagers domestiques eux-mêmes manifestent une préférence de plus en plus nette pour l'électricité. Mais ces substitutions sont encore de faible ampleur et ne suffisent pas à amender sensiblement notre pénurie en charbon, d'autant que le fait le plus caractéristique peut-être de notre époque est l'augmentation considérable de la consommation d'énergie sous toutes ses formes. A ce phénomène d'ordre mondial s'ajoutent en France et dans toute l'Europe les besoins de la reconstruction.

Mais le problème charbonnier n'a pas seulement un aspect quantitatif. La qualité même des charbons français est en cause. On sait que le charbon industriel type est le charbon gras, car seul il donne un coke suffisamment dur pour être utilisé dans les hauts fourneaux. Or nos réserves en charbon à coke métallurgique sont faibles. En 1929, notre production correspondait à environ 50 % de nos besoins. D'où ces échanges, qui paraissaient si scandaleux et qui se sont poursuivis jusque pendant les premiers mois de la guerre entre la France et l'Allemagne, de minerai de fer français contre le coke métallurgique allemand, l'industrie allemande manquant de minerai, l'industrie française, de coke et toutes deux devant s'épauler pour continuer leur fabrication. D'où enfin l'insistance des représentants français dans toutes les conférences internationales pour obtenir un pourcentage substantiel de la production de la Ruhr.

LES OBJECTIFS DU PLAN MONNET ET LEUR RÉALISATION

La Commission du plan Monnet s'est efforcée à chiffrer les besoins en prenant comme base l'année 1929. L'industrie devait donc rejoindre les résultats atteints en 1929 dès 1948, les majorer de 10 % en 1949 et de 25 % en 1950.

En ce qui concernait les importations, le Conseil demandait au gouvernement d'insister auprès des Alliés pour que les livraisons de charbon allemand fussent augmentées d'un million de tonnes par mois afin qu'elles atteignissent 1.250.000 tonnes par mois (contre 300.000 à 400.000 tonnes) à partir de juillet 1946, tout en maintenant les importations américaines à 500.000 tonnes par mois jusqu'à la fin de 1946. Le Conseil préconisait en outre l'inclusion au traité de paix d'une clause stipulant la livraison obligatoire à la France de 20 millions de tonnes par an de charbon de la Ruhr pendant vingt ans.

Enfin, le Conseil attirait l'attention du gouvernement sur l'importance, pour l'économie française, d'un prix aussi bas que possible du charbon.

Par rapport aux objectifs fixés dans le Plan, la production a été déficitaire de 1 million de tonnes en 1946 et de 5.300.000 tonnes en 1947.

Côté importations, celles-ci sont régies depuis mars 1947 par les accords de Moscou. Les récentes « recommandations » de la Conférence de Londres prévoient simplement à cet égard un nouveau contrôle de la répartition de la houille de la Ruhr. Les mines sarroises ayant d'autre part été placées sous régie française nous envoient une moyenne mensuelle de 150.000 tonnes. Mais on est resté loin, avec 3.070.800 tonnes, des 15 millions de tonnes attendues de l'Allemagne. Fort heureusement, ce déficit a été compensé en partie par

les importations américaines, dont le total s'est élevé, toujours pour 1947, à 12.013.800 tonnes, alors qu'il n'en était prévu que 6 millions. Dans l'ensemble, la ressource houillère, avec 64 millions de tonnes, a été inférieure de 2 millions à l'hypothèse du Plan.

LA PRODUCTION NATIONALE

Les deux facteurs essentiels de la production sont d'une part le rendement fond, d'autre part le chiffre des effectifs ouvriers.

Pour l'année 1947, le rendement fond — quotient de la production nette par le nombre de journées de travail effectuées par les ouvriers du fond — s'est établi à 955 kilos, en progrès de 28 kilos sur 1946, mais il reste inférieur de 15 % environ à celui de 1938.

Le rendement dépend du gisement, qui peut être plus ou moins facile à exploiter, de l'outillage, lui-même fonction du gisement, et enfin des conditions psychologiques. Il est juste de reconnaître que les mines françaises, profondes, irrégulières, tirant parti de veines d'une largeur moyenne d'un mètre dans le Nord-Pas-de-Calais et de 1 m. 80 en Lorraine, ne peuvent être comparées aux mines à ciel ouvert américaines ni aux deux à trois mètres du bassin de la Ruhr. Il faut aussi noter que la baisse du rendement n'est pas spéciale à la France. Un ravitaillement insuffisant d'une part, d'autre part le mauvais état du matériel expliquent ce phénomène.

Dans l'impossibilité d'agir immédiatement sur le facteur rendement, on s'est appliqué en France à chercher un palliatif dans l'augmentation des effectifs. De 170.000 en 1945, le nombre des ouvriers du fond a été porté à 220.000 en 1947 grâce à la transformation en travailleurs libres des prisonniers allemands employés comme mineurs de fond et qui devaient être, dans le courant de cette année, tous libérés, aux termes des accords internationaux. Le referendum organisé parmi eux a permis de conserver ainsi plus de 20.000 ouvriers du fond, auxquels se sont ajoutés 7.200 Italiens immigrés en 1947. Mais cette main-d'œuvre manque de qualification.

Quant à la modernisation de l'outillage et à l'effort d'équipement, auxquels le rendement est lié, on s'est appliqué en 1947 à améliorer les méthodes d'abatage et de chargement ainsi que les transports souterrains, au moyen de convoyeurs à bandes.

Dans le domaine des perspectives à longue échéance, on envisage de concentrer l'exploitation dans les quartiers à haute production. Une mécanisation poussée et l'emploi de machines modernes supposant l'électrification du fond et l'abandon progressif de l'air comprimé, source d'un énorme gaspillage d'énergie, intensifieront l'abatage et accéléreront le chargement du charbon abattu. Les moyens de roulage archaïques par traction animale ou même humaine disparaîtront devant les moyens de transport mécaniques. Le train de petites berlines de 600 litres cédera la place, dans des voies d'accès rectilignes, plus hautes, plus larges et équipées de rails lourds, à des convois cinq fois plus importants circulant à grande allure derrière des locomotives à trolley. On estime que ces transformations doivent permettre de porter le rendement à 1.500 kilos en 1955. La concentration des puits aurait également pour effet de diminuer sensiblement les effectifs-jour. Les investissements prévus pour réaliser cette modernisation, qui se montaient à 26 milliards en 1947, ont été réalisés par avances bancaires, sur le crédit propre des Charbonnages de France pour 11 milliards, pour 8 milliards par emprunts et pour 7 milliards par les ressources propres des Charbonnages.

A l'avenir, c'est le Fonds national de modernisation et d'équipement, alimenté par le produit de la vente des marchandises reçues au titre du plan Marshall, qui assurera le financement.

Une importante entreprise de distribution sur les bords de la Seine.

Cet hiver bénéficierons-nous d'un contingent « amélioré » ?

LE MALAISE ACTUEL

Il est évident qu'un gros malaise existe actuellement dans les bassins. Le rapport Wahl, déposé le 15 janvier dernier et rédigé à la suite d'une décision du Conseil des ministres de septembre 1947, a attiré l'attention du gouvernement et du public sur la crise d'autorité qui règne dans les mines.

On reproche également au gouvernement de prendre les décisions les plus importantes concernant les Charbonnages de France, sans même consulter ces derniers. C'est ainsi qu'a été décidée la baisse du charbon domestique, c'est ainsi que vont se trouver majorés les charbons industriels. M. René Mayer avait obtenu des Américains que, jusqu'au 1er juillet 1948, le charbon, le pétrole, le blé et les matières grasses livrés au titre du plan Marshall fussent comptabilisés au taux de 120 francs pour un dollar. A compter du 1er juillet, la comptabilisation devra se faire au taux normal du change. Le gouvernement envisage en conséquence de majorer de façon importante le prix du charbon de toute origine, français ou américain. Les Charbonnages sont hostiles à cette hausse. La tonne de charbon français est déjà au prix moyen de 2.880 francs, soit au coefficient 17 par rapport à 1938. On a vu plus haut que le Conseil du Plan attachait une très grande importance au fait que le prix du charbon fût aussi bas que possible. Dans ce but, les effectifs-jour, dont le nombre était supérieur de 45 % à celui de 1938, ont été réduits de 15.000 unités depuis avril 1948. Cela était certes insuffisant, mais témoignait d'une volonté de compression des frais de main-d'œuvre, essentielle, puisque ceux-ci constituent 70 % du prix de revient du charbon. Le drame est que l'on aboutit toujours à ces nœuds si difficiles à trancher :

Le prix du charbon doit être maintenu à son taux actuel, si l'on veut éviter des répercussions sur les prix industriels, et c'est la question cruciale des salaires et des prix.

Mais le charbon américain, indispensable complément pour notre économie, doit être payé au double de son prix ancien.

— Subventionnez et maintenez le prix actuel, dit-on.

— Stabilité monétaire avant tout, réplique le ministre des Finances.

Quant aux Charbonnages de France, qui assurent être bénéficiaires au prix de 2.880 francs, ils témoignent quelque impatience d'entendre parler de subventions qui ne les concernent point, mais dont on leur fera grief.

(A suivre.)

Photographies : *France-Illustration* (Alexandra), G. Le Boyer, *N. Y. Times.*

LES ŒUVRES SOCIALES DE LA S. N. C. F.

LA PLUS GRANDE JOIE DES ENFANTS DE LA MAISON DE MONTDIDIER EST D'INSPECTER EN DÉTAIL LES VIEILLES LOCOMOTIVES D'UN DÉPÔT VOISIN.

LE CENTRE DE PLEIN AIR D'ERMONT, PRÈS DE PARIS, DISPOSE DE PISCINES ET DE TERRAINS DE SPORTS ET DE JEUX REMARQUABLEMENT INSTALLÉS.

RÉFECTOIRE DE MONTDIDIER A L'HEURE DU DÉJEUNER. PLUS DE CINQ CENTS ENFANTS PEUVENT PASSER ICI DE SAINES ET JOYEUSES VACANCES.

L'EXTRAORDINAIRE rapidité avec laquelle le réseau ferré français a été reconstruit est pour le monde entier un sujet d'admiration.

Qu'au lendemain de la Libération les trains aient recommencé à circuler normalement, qu'ils soient redevenus très vite les plus rapides et les plus sûrs n'a cependant pas surpris les Français, car chacun savait que les cheminots *feraient le maximum*, étant animés par cet esprit qui fait que pour eux le rail passe avant tout.

Si cet esprit existe et s'il rend les gens du rail si sympathiques au public, ce n'est pas seulement parce que les cheminots ont la passion de leur métier, mais bien parce que les cinq cent mille agents de la S. N. C. F. forment une seule et grande famille, au plein sens du terme.

Cette solidarité est due, pour une large part, à l'action des services sociaux qui l'entretiennent et la développent depuis un quart de siècle. Il y a plus de vingt-cinq ans, en effet, que les chemins de fer sont, en France, à la tête de l'action sociale et leurs réalisations ont d'ailleurs servi bien souvent d'exemple à de grandes entreprises tant françaises qu'étrangères. L'usager, qui ne voit de la S. N. C. F. qu'un aspect de cette grande machine à faire rouler les trains, l'ignore le plus souvent.

Pourtant, à deux pas d'une gare ou d'un dépôt de machines, le voyageur indiscret pourrait découvrir plus d'une fois une piscine ou un terrain de sport, et s'il suivait, à la fin de son service, l'agent auquel il a remis son billet en descendant du train, il le verrait peut-être enfourcher sa bicyclette pour aller au stade ou à la bibliothèque avant de rentrer chez lui.

Ce ne sont là que quelques exemples. En passant en revue les activités des services sociaux de la S. N. C. F. nous en découvrirons bien d'autres. Ils montreront que sur ce plan, les chemins de fer français sont aussi les meilleurs du monde.

L'un des principaux soucis du service social est la jeunesse. Le cheminot a une existence qui ne ressemble à aucune autre. S'il est mécanicien, chauffeur ou agent de train, il est sans cesse en déplacement. Dans les autres cas, il est le plus souvent un peu isolé du monde, dans une petite gare ou dans une maisonnette, le long de la voie. Quel que soit son lieu de résidence, et même s'il vit dans un de ces centres urbains où le nombre d'agents se chiffre par dizaines de mille, il ne peut généralement s'occuper lui-même de ses enfants, comme il le désirerait. C'est pourquoi les divers réseaux, puis la S. N. C. F. ont créé des maisons, des centres de plein air où fils et filles de cheminots peuvent passer leurs vacances ou tout au moins des journées au grand air.

Il existe actuellement, pour l'ensemble du réseau, 85 établissements de vacances, 85 centres de plein air et 25 maisons permanentes où les *cas sociaux* sont pris en charge.

Ces chiffres peuvent paraître insuffisants, mais il ne faut pas oublier que la guerre a interrompu presque complètement le programme d'action et que, d'autre part, certains centres, celui de Montdidier, par exemple, qui est un modèle du genre, peuvent recevoir 500 à 600 enfants à la fois.

Les statistiques sont d'ailleurs éloquentes, et indiquent une progression qui prouve les efforts faits par le service social.

En 1939, 6.500 enfants de cheminots ont bénéficié de 200.000 journées de plein air. En 1943, 10.000 enfants, soit 267.000 journées de séjour, tandis que les centres de plein air, où les enfants passent la journée sur le stade et rentrent à la maison le soir, en accueillaient 10.000 et totalisaient 400.000 journées de présence. En 1944, les événements commandaient de mettre à l'abri des bombardements le plus grand nombre possible de jeunes. Les établissements de la S. N. C. F., dont la situation géographique le permettait, ont donc fonctionné sans arrêt, et le total des 465.000 journées de séjour a pu être atteint malgré les difficultés que l'on devine.

Les chiffres de 1947 accusent encore une augmentation importante : 221.228 journées de séjour prolongé ; 464.435 journées de vacances ; 268.078 journées de plein air, auxquelles il faut ajouter 44.805 journées de placement à la campagne, dans des familles.

Pendant leurs séjours dans les centres de la S. N. C. F., ces enfants reçoivent, on le conçoit, la possibilité de s'éduquer tant physiquement que moralement. Des moniteurs les encadrent et ne leur ménagent ni les conseils ni les encouragements souhaitables. Du point de vue physique, le but recherché n'est pas d'en faire obligatoirement de futurs athlètes complets, mais de les développer harmonieusement en leur faisant pratiquer des exercices d'entraînement convenablement dosés. Des concours régionaux, d'où est banni tout esprit de pure compétition, sont d'ailleurs organisés périodiquement afin de créer une certaine émulation entre les enfants des divers centres.

Du point de vue moral ou, plus généralement, culturel, de nombreuses possibilités de perfectionnement sont offertes aux jeunes. Il importe de signaler en premier lieu les bibliothèques, qui disposent de plusieurs milliers de volumes, et les cours d'enseignement ménager et de *débrouillage manuel* qui tout en distrayant les enfants leur permettent de s'instruire.

Les centres et leurs installations, dont certaines, comme celles d'Ermont, sont remarquables au point que bien des sociétés sportives souhaiteraient en posséder de semblables, ne sont cependant pas uniquement réservés aux enfants. Une des institutions les plus intéressantes des services sociaux de la S. N. C. F. est l'envoi en stage des mineurs. Les agents qui n'ont pas atteint leur majorité et sont encore en pleine formation n'ont pas toujours la possibilité, de par leur emploi, de mener une existence compatible avec les besoins de leur âge. C'est pourquoi ils sont envoyés en stage, cinq jours tous les deux mois, dans une des *auberges* de leur région, où ils se *désintoxiquent* en se livrant aux sports de leur choix dans une ambiance particulièrement reposante.

Il est sans doute inutile de dire quel succès ces réalisations ont auprès des cheminots. Le centre d'Ermont compte à lui seul plus de trois mille enfants inscrits, et ce chiffre est sans doute la meilleure récompense que pouvaient souhaiter ceux qui se sont dévoués sans compter pour mettre sur pied une organisation aussi parfaite que l'est celle des services sociaux de la S. N. C. F.

(*A suivre.*)

Photographies *France-Illustration* (M. Parnotte).

M.-W. Turner. « Le Pont des Soupirs a Venise » (1833). (Tate Gallery.)

ETRANGERS A LA BIENNALE de Venise

par Louis Cheronnet

La suite des pavillons nationaux de la Biennale de Venise s'offre à nous comme les différents chapitres d'un livre, conçu non pas selon un plan méthodiquement rigoriste, mais au contraire avec une libre intelligence et dont la lecture, pleine de variété, est toujours frappante. En effet, les « densités » et les plans intérieurs de chaque participation sont fort différents, non seulement dans l'esprit essentiel, mais dans la volonté de démonstration. Outre l'Italie, qui est chez elle et nous offre, en près de quarante salles, un panorama fort complet de son art présent, chaque pays a disposé de son espace tantôt en présentant une sorte d'éventail d'œuvres fort variées, quelquefois appuyé par les dominantes d'une ou plusieurs rétrospectives d'artistes marquants, tantôt en mettant seulement l'accent sur une tendance ou une ou deux œuvres particulières.

En Italie, je viens de le dire, la démonstration est particulièrement complète. Elle part d'un rappel des grands représentatifs de la *pittura metafisica* des environs de 1925 pour aboutir aux jeunes artistes du *Fronte nuovo delle arti* en passant par un échantillonnage représentant un nombre d'écoles qui paraissent aussi variées que celles qui se manifestent en France. J'avoue que j'ai revu avec un grand plaisir quelques-unes de ces œuvres de Chirico et de Carra qui enchantèrent ma jeunesse, ouvrirent quelques portes à mon sens esthétique et m'ont paru n'avoir point vieilli, donc être restées valables. Disons même que c'est bien ici, dans son pays d'origine, saturé d'architecture, où prend naissance l'influence despotique de la perspective sur la peinture, que Chirico (celui de cette première manière) prend toute sa valeur. Toute poésie mystérieuse de ses constructions et de ses silencieux urbanismes morts dépasse ici l'accidentel d'une manière ou d'une mode pour atteindre une expression profondément liée à des valeurs éternelles et universelles dans le temps et l'espace. L'introduction de la figure humaine schématisée à l'état de mannequin dans l'œuvre de Carra n'est pas plus arbitraire et reste chargée d'une inquiétude qui ne dément pas son nom de métaphysique. A ces deux artistes on peut rattacher Morandi, moins connu en France, et dont la vie paraît aussi discrète que l'œuvre. L'art de Morandi reste fidèle à quelques thèmes très simples (bouteilles, vases et coupes) traités dans des grisailles infiniment délicates, mais qui s'imposent quand même assez à l'attention pour qu'on ne puisse qu'applaudir à l'attribution du Grand Prix italien à leur auteur. Avec non moins de plaisir nous avons retrouvé les notations, un peu limitées, mais subtiles, raffinées, élégantes et prestes de De Pisis et les stylisations « archéologiques », mais extraordinairement vivantes quand même de Campigli.

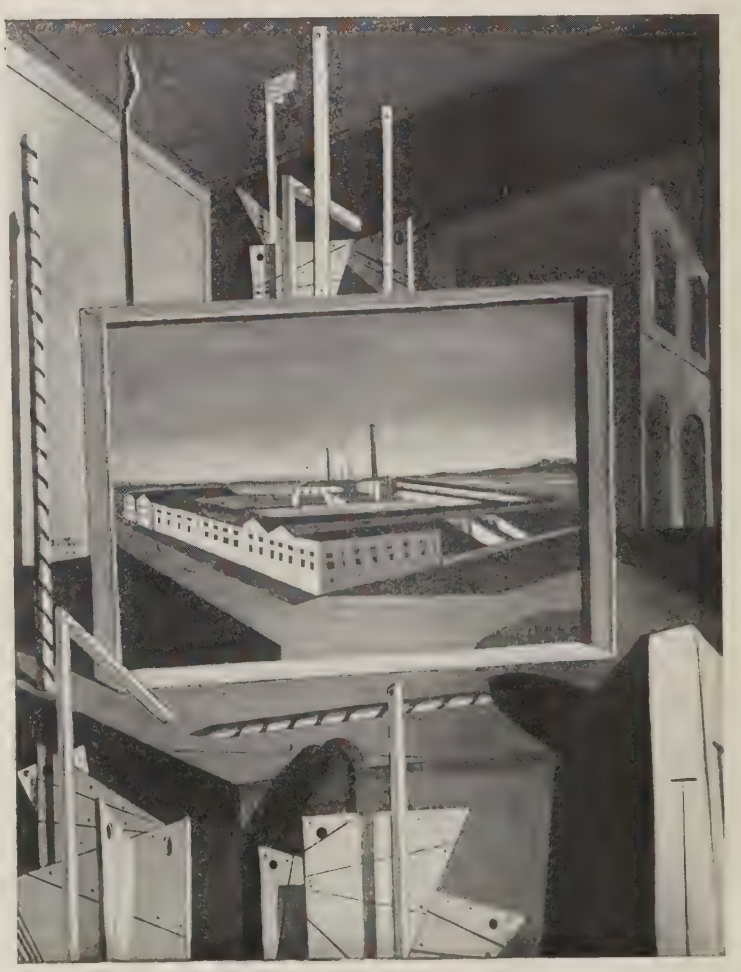
Sautons vingt-cinq ans pour retrouver aujourd'hui. Et notons l'impression curieuse (les organisateurs l'ont-ils voulue ?) qui se dégage des abords de la salle Picasso, laquelle est incluse dans ce même pavillon italien. Alors il semble que les ensembles des salles voisines entrent en transe et soient pris d'un délire sacré, celui qui anime les foules pressentant la venue d'un prophète. Ces salles sont, en effet, consacrées au mouvement d'art abstrait et non figuratif, où triomphe Magnelli, et au front nouveau de l'art, où l'éclatement des plus vives couleurs dans l'intensité lumineuse marque la différence qu'on peut établir entre Santomaso, Guttuso, Corpora, Vedora et notre école française du même genre, en général plus sourde et plus sombre.

Mais on ne saurait quitter l'Italie sans affirmer la préexcellence de son actuelle « équipe » de sculpteurs, d'une richesse et d'une qualité exceptionnelles. Toujours humains, profondément humains, ils ont toutes les audaces, toutes les violences, sans jamais tomber dans l'agressivité. L'*Aviateur* de Martini est assez typique à cet égard. Il est nu, il ne repose sur rien, ne touche à rien. Et cependant il représente admirablement, dans sa position assise et ses gestes « professionnels », l'essentiel sublimé de celui qui prend possession de l'espace. A côté du réalisme « transposé » et suggestif de Manzu, à mi-chemin entre le vérisme et l'évocation, il faut mettre les noms de Martinez, Baglioni, Martinuzzo, Mascherini, Minguzzi, Marini, etc., aux talents extrêmement divers, mais qui sont tous caractérisés par une sorte d'ivresse créatrice qui pourtant ne s'abandonne jamais à la facilité.

Avant d'aborder les autres nations, signalons un ensemble et deux

Pablo Picasso. « Lutte entre taureau et cheval » (1934). (Collection particulière.)

Carlo Carra. « Le Fils du constructeur » (1917-1921). (Coll. part.)



G. Chirico. « Intérieur métaphysique » (1916). (Coll. Frua De Angeli.)

HENRY MOORE. « GROUPE DE FAMILLE. » (Collection particulière.)

MARTINI ARTURO. « TOBIE. » (Collection particulière.)

« mostre personale » qui ont un singulier caractère d'universalité. Il s'agit d'abord du pavillon qui abrite la collection Peggy Gugenheim. On sait que cette collection américaine, mais à peu près en entier constituée en France, est consacrée à l'art non traditionnel, c'est-à-dire qu'elle réunit dans un même accueil le cubisme, le surréalisme et l'abstrait, absolument dans le même esprit « intuitif » que vient de le faire Eluard dans son livre de poèmes *Voir*, lequel est enrichi d'un accompagnement pictural extrêmement contradictoire en apparence et pourtant profondément homogène. Ici les exégètes particularistes et les critiques subjectifs n'ont qu'à s'incliner : la collectionneuse (comme le poète) possède le sens historique qui dégage l'essentiel des harmonies secrètes ; dans les musées, les futures salles consacrées à l'*Art de la première moitié du* XX^e^ *siècle* devront, si elles veulent avoir la force convaincante des ensembles des *Primitifs flamands* ou de l'*Ecole classique française*, s'inspirer de la collection Gugenheim, qui réunit, presque dans la perfection : Dali, Picasso, Tanguy, Masson, Ernst Kandinsky, Klee, Braque, Brancusi, Calder, Arp Léger, Delaunay, Mondrian, Delvaux, etc.

Ensuite, nous nous arrêterons un instant dans la salle Klee, qui, à nous autres Français, apporte moins que la grande rétrospective d'il y a quelques mois au musée d'Art moderne, et dans la salle Kokoschka, qui nous montre l'évolution très resserrée sur elle-même d'un des hommes qui, par son pathétique expressionnisme, eut le plus d'influence non pas sur l'art du monde, mais au moins sur l'esthétisme d'Europe centrale d'après la première guerre mondiale. Les apparences datent un peu, mais les dons de peintre, avec leur violence et leur hypersensibilité sont indéniables et assureront une grande place à Kokoschka dans l'histoire de l'art.

La place me manque pour entrer ici dans le détail de toutes les autres sections. Mais l'Angleterre a accroché son exposition Turner que nous avons admirée il y a quelque temps (en y ajoutant comme unique pendant un ensemble du sculpteur Moore dont les formes abstraites ont une grandeur émouvante) ; les Belges, un heureux assortiment de leurs meilleurs peintres, des grands aînés, comme Ensor, Paulus, Permeke, Evenepoel, de Smet, Wonter, aux jeunes comme Magritte ou Mendelson, Delvaux ou Van Lint, tous familiers de nos cimaises.

D'autre part, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, l'Allemagne, l'Egypte et le jeune Etat palestinien ne s'imposent pas par des traits foncièrement caractéristiques. Mais on voudrait faire une place à part à l'art de la gravure chez les Hollandais, qui s'affirment ici puissants, intelligents et graves, à l'ascétisme « terrien » d'un Auberjonois, en Suisse, à la double manifestation, sculpture-peinture, reposant sur deux noms : Wortruba, Schiele, de l'Autriche, et, enfin, signaler l'extraordinaire impression de fraîcheur éblouissante et allègre qui se dégage de l'ensemble danois. Ils sont là une douzaine de peintres (très jeunes pour la plupart) qui semblent appartenir à une seule et même famille de coloristes, clairs, lumineux, sabrant leur toile à pleins jets pour dire

RENÉ AUBERJONOIS. « PORTRAIT DE M^me^ C... » (1945). (Coll. part.)

la joie de vivre dans la simplicité d'une nature qui semble toujours rincée à grande eau. Et là nous retrouvons une sorte de merveilleux reflet du vieil impressionnisme français toujours vivace !

LE SOUVENIR DU PLUS ILLUSTRE DES ENFANTS DE LA CORSE EST FIDÈLEMENT CONSERVÉ A AJACCIO.

A TRAVERS LES PROVINCES FRANÇAISES

PITTORESQUE ET ACCUEILLANTE LA CORSE RENAIT AU TOURISME

LA Corse de Mérimée est presque la Corse d'aujourd'hui. Peut-être est-ce pour cela qu'elle attire, qu'elle séduit, qu'elle retient ? Quelle variété dans nos provinces ! La Corse, si près de notre Côte d'Azur, la Corse, prolongement de la France, petite île dans la mer étincelante et bleue, reste « elle-même », grande, pure et sauvage.

Elle a su conserver ses usages et ses traditions. Ses paysans descendent toujours des petits villages vers le bourg le jour du marché, à califourchon sur leur âne gris. Ses femmes austères, l'œil sévère, portent toujours un deuil qui semble ne devoir jamais finir : jupe, corsage et fichu noir. Ses filles, cheveux d'ébène et œil hardi, ont toujours leur rire clair et sain, et, dans la campagne, de nombreux mausolées s'élèvent toujours, isolés et fastueux, dernières demeures de « la famille ».

Ce sont les cloches qui vous accueillent. Elles sonnent à toute volée, emplissant l'air limpide de sons joyeux. La brise apporte, par bouffées, l'odeur du maquis et le chant d'autres cloches, celles des petits villages bâtis au flanc des coteaux.

La Corse resplendit sous la caresse du printemps. Les couleurs deviennent, sous le soleil, plus profondes et plus tendres. Plus profonds le vert émeraude et le bleu violet de la mer. Plus tendre le vert argenté des collines chargées d'oliviers que coupe, de-ci, de-là, comme une traînée de pinceau, le vert cru d'un champ de blé en herbe ou le roux d'une terre labourée.

La montagne, à l'arrière-plan, lance vers le ciel ses cimes encore enneigées, tandis que, presque à ses pieds, la mer caresse la roche abrupte ou la plage accueillante. Elle semble si près... elle est pourtant si loin. Car les routes, presque toutes les routes qui sillonnent l'île, sont taillées à flanc de rocher et épousent, en tournants brusques, chaque repli de terrain. Que la voiture qui vous emmène soit faible ou de forte puissance, elle ne peut dépasser 35 kilomètres de moyenne. Aussi n'est-ce jamais la distance que l'on évalue pour aller d'un point à un autre, mais bien le temps que l'on met à faire le parcours. Au reste, qu'importe la longueur du chemin, puisque chaque tournant révèle un paysage plus séduisant encore. Tout village accroché à la colline ou niché au creux du vallon est un bijou enchâssé dans la pierre et les arbres. Tout petit port de pêche semble un coquillage doré déposé au bord de l'eau bleue.

Sur la route, dans le maquis, les animaux domestiques se promènent en liberté. Le bien d'autrui est ici sacré ! Quelle surprise de voir le jeune veau sauter au côté de sa mère, de pousser du pied l'âne gris amateur de poussière pour qu'il daigne laisser la voie libre, de deviner à sa sonnaille la chèvre capricieuse qui monte à l'assaut de la roche et d'entrevoir en une course effrayée les petits cochons noirs et roses, produits des amours de leurs mères avec les sangliers, nombreux dans les montagnes !

Y a-t-il plus beau tableau que celui, dans la douceur du soir, des immenses troupeaux de moutons, aux longues toisons jaunes ou noires, que garde le chien vigilant et que conduit un berger de légende à grande houppelande, son large chapeau décoloré par les saisons. Le bélier conducteur fait sonner sa clochette. Le bruit argentin s'égrène dans l'air pur, le calme est alors si total, l'équilibre de la nature si parfait sous le soleil qui descend à l'horizon que les églogues de Virgile chantent dans la mémoire.

L'occupation est passée sur l'île, la blessant cruellement.

Bastia, qui accueille le touriste venant de Marseille, offre des quais aux maisons criblées de balles, aux murs sans âme. Mais le Corse, plein de ténacité et aussi de modestie — l'héroïsme est chez lui qualité innée — veut oublier les mauvais jours. Aussi la ville haute de Bastia, peu touchée par les bombes, grouille-t-elle à nouveau de vie et de pittoresque désordonné !

Du cours Paoli, rendez-vous élégant, la ville monte par des ruelles étroites et sombres. Le ciel, comme une longue écharpe semblant relier les toits, jette tout au long sa note d'azur. Aux fenêtres, des linges bariolés au-dessus de rouges géraniums ; sur le trottoir, une robe rouge ou verte, un panier de citrons ou un cageot d'artichauts violets sont autant de touches éclatantes dans la symphonie de ces clairs-obscurs.

Cette impression picturale, on la retrouvera partout dans l'Ile de Beauté : Calvi, Corte, Bonifacio, Ajaccio, de la plus petite à la plus grande ville, toutes offrent sous des aspects différents les mêmes éléments de poésie et de couleurs.

Sous des aspects différents, certes ! Calvi, qui dresse ses hauts remparts à la pointe d'une immense baie, semble le chaton d'une bague dont les montagnes couronnées de neige jusqu'à mi-

LA MODESTE DEMEURE OU NAQUIT BONAPARTE.

L'ILE-ROUSSE A TRAVERS LE VIEIL OLIVIER.

juillet seraient l'anneau. La mer, d'un bleu profond, lèche les pieds de la vieille cité.

Calvi fut très longtemps fidèle à Gênes. Le reste de sa splendeur se mesure à l'épaisseur des murs de sa citadelle, à la beauté de son église Saint-Jean, à ses vieilles maisons de granit gris aux pierres branlantes : Christophe Colomb naquit, dit-on, dans l'une d'elles... Aujourd'hui les conquérants ont déserté les remparts. Si le port est toujours plein de mouvement, la vieille ville se meurt. Il ne lui reste plus que la dignité de ses ruines et la beauté de ses légendes.

Combien vivante apparaît Corte, ancienne capitale de la Corse aux temps héroïques où elle luttait sans répit contre les Gênois ! Au milieu des terres, presque au cœur de l'Ile, sa citadelle se dresse toute blanche sur un piton rocheux surplombant la vallée. Et sur les flancs du roc, des maisons grises, des maisons blanches montent à l'assaut de la forteresse. Dans la vallée, paresseux, le Tavignano serpente au milieu de petits jardins qu'argentent des oliviers centenaires et que coupent, çà et là, de leurs lignes claires, des murs bas de pierres sèches.

A l'extrême pointe sud, Bonifacio, du haut de ses falaises crayeuses, paraît défier le large. La lumière sous le soleil y est si crue, si dense que la ville paraît statique, pétrifiée dans une beauté d'un autre âge. Seule, la mer incessante use ses vagues au pied de l'immense promontoire.

Les rues étroites, aux larges pavés inégaux, que la moindre pluie transforme en autant de torrents, taillent leur voie sinueuse entre les maisons encastrées les unes dans les autres et qui se succèdent sans jamais se ressembler. Ici, ce sont des escaliers qu'il faut gravir, là une demeure enjambe une ruelle, offrant la voûte sombre d'un passage ; plus loin, une arche forme un pont... et chaque pierre a sa légende. C'est l'escalier étroit à flanc de falaise creusé par les Aragonais lors d'un siège de la ville, c'est l'église fort belle des Templiers, c'est la maison que Charles-Quint habita lors d'une escale dans l'île, et celle où Bonaparte, alors simple lieutenant d'artillerie, faillit perdre la vie dans un duel pour les doux yeux d'une belle inconnue...

Tout ici évoque le passé. Un passé glorieux dont chaque Corse garde l'empreinte et l'orgueil.

Ajaccio, dans son immense baie que gardent les îles Sanguinaires, est un bijou doré dans l'écrin vert de ses collines. La mer, sous le soleil, étincelle. Contraste inoubliable que ces deux lumières : celle de la terre... celle de la mer.

C'est là que naquit Napoléon. Le souvenir du grand Corse est partout. Il vous accueille dès l'entrée de sa ville, sur cette place où se dresse sa statue. Il est là, dans sa petite maison natale aux volets clos, où il revit dans les mille riens qui entourèrent son enfance et qui sont pieusement conservés. Il est surtout présent dans tous les cœurs...

La guerre a touché la ville, mais, comme à Bastia, la vie a repris son cours et les boulevards offrent à la foule qui flâne magasins élégants, cafés bariolés, orangers, palmiers, cette végétation luxuriante qui s'épanouit sous le soleil.

Et tout au long de la côte quel enchantement que ces bords de mer, ces golfes, ces baies, ces criques, ces promontoires où les tours génoises montent une garde désormais inutile !

Piana et ses calanques rient dans la lumière, Porto offre un golfe profond que ceinturent des collines toutes bleues, le cap Corse, en dent de scie, falaises abruptes, semble découper la mer... Du nord au sud, de l'est à l'ouest, la Corse partout est belle ! L'intérieur des terres séduit et retient autant que les rivages enchantés. Dans la plaine, au creux des vallons, dans la montagne, aux abords des petits villages où l'olivier centenaire et le figuier fourchu s'argentent à la caresse du soleil, les pâturages alternent avec les champs d'orge ou les terres plantées de vignes. Mais l'homme ne laboure que dans la mesure où il a besoin d'être nourri ; pour le reste la nature est la grande maîtresse.

Y a-t-il paysage plus éblouissant que la haute vallée du Rizzanese que l'on contemple de Zonza ; défilé plus sauvage que ceux de l'Inzecca; forêt plus profonde que celle d'Aïtone ou de Valdoniello dont les pins immenses chantent un lamento sans fin ; désert de pierre, où le maquis est roi, plus désolé que celui des « Agriates » ?

Les occupants, l'Italien et l'Allemand, pendant les années cruelles, ont saccagé les meilleurs hôtels de la Corse. Aussi le séjour s'y révélerait-il peu confortable si l'amour du pays n'avait incité quelques hôteliers à consentir de gros efforts pour accueillir les touristes venus du continent. Par exemple, dans ce délicieux petit port de pêche qu'est L'Ile-Rousse, l'hôtel Napoléon-Bonaparte, complètement réorganisé, offre aux voyageurs un appréciable confort. Il se trouve à 69 kilomètres de Bastia, en plein cœur de la Balagne. De là le touriste peut rayonner à sa guise. Il sait avoir un point d'attache. Mais, si par un des caprices de sa voiture il est obligé de séjourner une nuit dans un petit village de la côte ou de la montagne, il fera contre mauvaise fortune bon cœur devant l'accueil cordial, pour ne pas dire chaleureux des habitants.

Peut-être trouvera-t-il une auberge au confort... relatif, peut-être sera-t-il obligé de coucher chez un particulier ? De toute façon il ne le regrettera pas. Le Corse est l'amabilité même, l'hospitalité est pour lui sacrée. Le repas sera sans doute frugal, mais toujours sain et, surtout, il sera offert de si bon cœur !

L'hôte — tout Corse est beau parleur et fervent régionaliste — vous contera mainte histoire savoureuse... Le culte des célébrités est aussi vivant dans la pierre que dans l'anecdote. Bonaparte y joue, certes, le premier rôle. Mais les contemporains ne sont pas oubliés. Un bon mot de Moro-Giafferi, un trait de feu César Campinchi sont l'occasion de rappeler la place qu'ont su conquérir les Corses sur le « continent ». Tout cela, au reste, est fort sympathique, et si le petit cinéma minuscule du village s'appelle : « L'Empire » n'en tirez pas la conclusion que l'insulaire est un « galéjeur » !

Montagnard ou marin, il jouit de son pays et s'efforce d'y vivre en musant au soleil. La montagne lui offre les plaisirs d'hiver auxquels succèdent les joies de l'été sur les plages brûlantes. L'Ile de Beauté n'a pas usurpé son nom et le voyageur en revient comme d'un pays de rêve échappé des contes merveilleux.

MATHILDE MARTINAUD-DEPLAT.

Photographies Pierre Boucher.

SOUS LA CITADELLE DE CORTE LA BLANCHE LES MAISONS S'ÉTAGENT LE LONG D'UN PITON ROCHEUX.

DU HAUT DE SA FALAISE CRAYEUSE, BONIFACIO, A L'EXTRÊME SUD, PARAIT VOULOIR DÉFIER LE LARGE.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A VISITÉ LE PORT AUTONOME.

IL SALUE LES DRAPEAUX DES ASSOCIATIONS D'ANCIENS COMBATTANTS.

INAUGURATION DE LA XXVII[e] FOIRE COMMERCIALE.

LA FOIRE DE BORDEAUX

RENAISSANCE DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE FRANÇAIS

LA XXVII[e] Foire coloniale et commerciale de Bordeaux a été inaugurée par M. Vincent Auriol. Durant plus de deux heures le président de la République a visité les stands et les pavillons qui s'élèvent sur la place des Quinconces, entre les fameuses colonnes rostrales et le monument aux Girondins. Cette XXVII[e] Foire, par le nombre considérable d'exposants qu'elle a attirés et qui est supérieur à celui des trois dernières années, prouve la volonté des industriels et des commerçants du Sud-Ouest de participer au relèvement économique de la France. Bordeaux connaît d'ailleurs, sous l'impulsion efficace de son maire, M. Chaban-Delmas, un regain d'activité. Après avoir visité la foire et inspecté le port autonome à bord d'un chasseur de la marine, le président, qu'accompagnaient M. René Mayer, ministre des Finances, et M. Robert Lacoste, ministre du Commerce et de l'Industrie, a inauguré une autre exposition : celle du « Meilleur Ouvrier de France ».

Photographies I. N. P. et Intercontinentale.

VISITE DES PAVILLONS DE LA SECTION COLONIALE.

UNE GRANDE CORRIDA AVEC MISE A MORT AVAIT ÉTÉ ORGANISÉE.

M. CHABAN-DELMAS FAIT DÉGUSTER UN CRU AU PRÉSIDENT VINCENT AURIOL.

PAYSAN AZTÈQUE REVENANT D'UN PUITS OU IL EST ALLÉ CHERCHER DE L'EAU POTABLE, QU'IL CONSERVE FRAICHE DANS DE GRANDES JARRES DE TERRE.

LA CROIX SYMBOLISE LE TRIOMPHE DE LA FOI.

UN ASPECT TYPIQUE D'UNE VILLE MEXICAINE.

PROBLÈMES DU MEXIQUE MODERNE (*)

par notre envoyée spéciale LOUISE WEISS

L'EMPIRE TARASQUE — LE VOLCAN PARICOUTINE

QUITTANT Mexico, l'une des branches de la route panaméricaine monte vers la Californie en passant par la ville industrielle de Guadalajara. Ce secteur, qui n'est pas terminé, se raccordera, un jour, à Chihuahua, ville également importante qui n'est actuellement reliée, par voie carrossable, qu'aux Etats-Unis. Ceux-ci y exercent donc une influence prépondérante. Le réseau routier des Etats-Unis, en bordure du Mexique, se révèle remarquable comme instrument de pénétration pacifique. Par contre, le réseau mexicain est à peine ébauché. On comprend la fièvre avec laquelle le gouvernement du président Aleman y travaille.

Nous partons dans la direction de Guadalajara vers le lac de Patzcuaro. Là s'étendait, lors de l'arrivée des Conquistadores, l'empire des Tarasques, peuplade indienne que les Aztèques n'étaient point parvenus à asservir et dont la race aussi bien que les coutumes se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

La route traverse d'abord les paysages familiers des hauts plateaux proches de Mexico. La dramatique croix du Christ domine villages et sierras, pyramides et ravins. Quelques haciendas. La petite propriété domine. Des paysans trottent sur leurs ânes, cultivent le *maguey,* agave dont le jus fermenté donne le *pulche,* leur boisson favorite. Dans les villes, le travail artisanal prospère. On tresse des paniers, on tisse des ponchos, on tourne et l'on décore des pots. Mais les produits en série de l'industrie américaine ont envahi les boutiques. Les voici, les conserves de Chicago, les jus de fruits de Californie, les robes, les radios, les frigidaires, les journaux de Manhattan. De grandes maisons françaises fondées par des gens de Pau ou de Barcelonnette étaient depuis un siècle solidement établies dans le pays qu'elles fournissaient notamment de cotonnades et de chapeaux. Elles éprouvent aujourd'hui de sérieuses difficultés à lutter contre la concurrence *gringo.* Tel est le terme, plutôt inamical, dont les Mexicains se servent pour désigner les Yankees et tout ce qui provient de ces indispensables et puissants Yankees. Depuis les civilisations précolombiennes, le type des indigènes n'a guère changé.

Petits ou grands, en forme de cônes ou tronqués, les volcans morts se succèdent. Nous traversons

(1) Voir *France-Illustration* du 19 juin 1948.

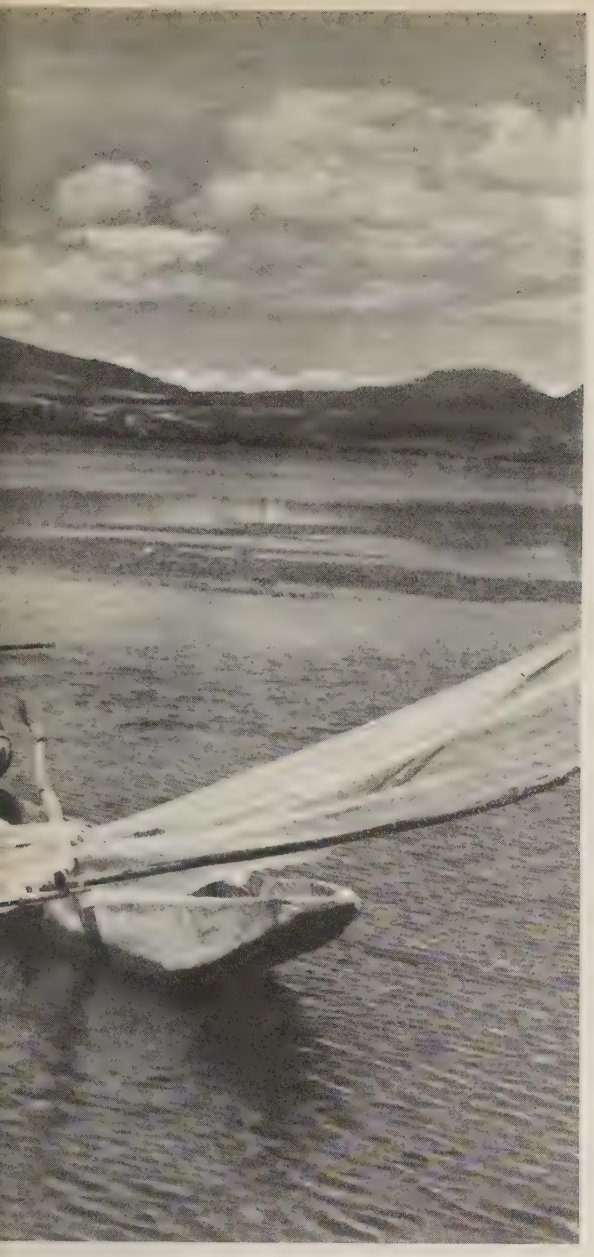
Le relief des hauts plateaux ne permet pas les grandes cultures.

Les embarcations tarasques sont faites d'un tronc d'arbre évidé.

Porteurs d'eau se retrouvant a la rivière au coucher du soleil.

Les pêcheurs de Janitzio (Michoacan) avec leurs filets, ressemblant a

Dans de nombreux villages, les cases sont groupées autour de pyra



DES LIBELLULES, ATTRAPENT LE POISSON DE SURFACE.

de hautes et désertes forêts. Puis encore une fois le climat s'adoucit et, dans la gloire du soleil couchant, nous abordons le lac de Patzcuaro : ondes d'opale sillonnées de couleuvres, îles bleues, horizons cernés d'étranges chaînes volcaniques, et, vers l'ouest, dans la direction du Pacifique, des nuées toujours nouvelles, dont il ne faut point chercher l'origine dans l'empyrée. Ces volutes que le crépuscule rosit sont le panache du Paracoutine, jeune volcan caché par l'écran de ses aînés et qui vomit son feu sur quelques pauvres villages de l'Etat de Michoacan, où nous nous trouvons.

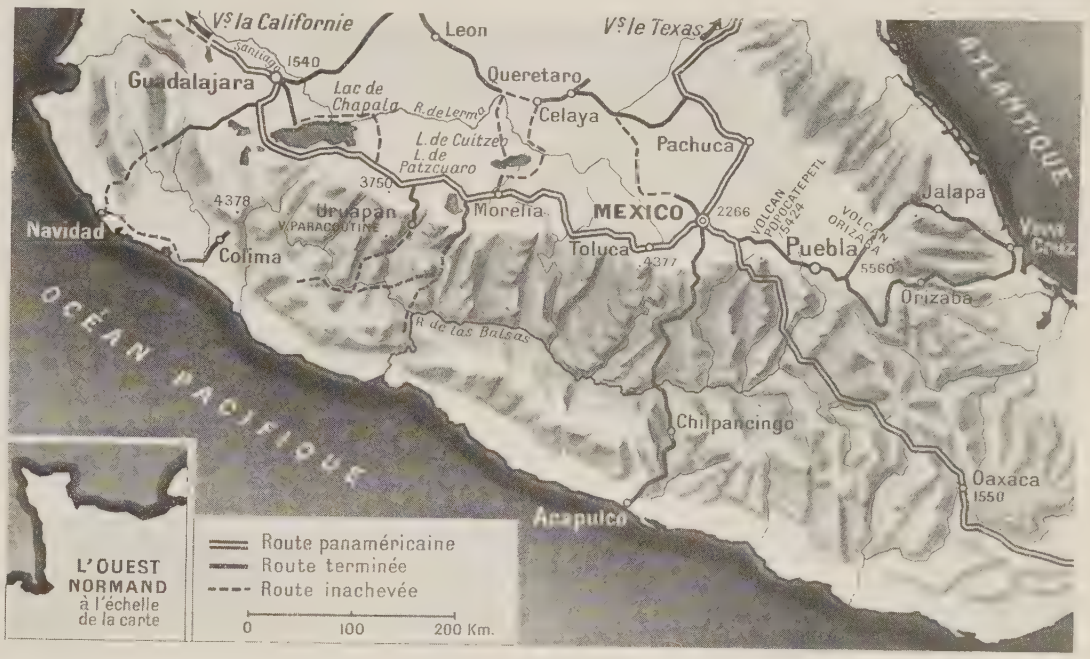
L'une de ces îles bleues s'appelle Janitzio. Mes amis, deux universitaires que j'appelais Jerphanion et Jallez, louent une barque. Notre guide porte un large chapeau de paille retenu au creux du menton par un lacet et dont la coiffe est ornée de fleurs d'argent. C'est un notable tarasque, auquel les enfants baisent les mains et qui parle assez bien l'espagnol.

— Les Tarasques n'ont jamais été vaincus, dit-il.

— Faut-il lui raconter que les Français, quant

travailleur a quelque motif de se plaindre contre les Gringos, qu'il s'adresse au Tata Peralta, lequel en parlera au président...

O délices du village natal ! O Janitzio ! Nous déjeunons de poissons du lac, de galettes de maïs et de mangues, puis nous nous dirigeons vers Tzintzuntzan, capitale de l'ancien empire. Maisons de pisé. Sentes interminables se coupant à angle droit. Misère. Les enfants ont l'air de bébés chinois. Les adultes gardent ces pommettes plates, ces paupières bridées, ces yeux dont l'iris semble avoir absorbé la pupille, ces cheveux plats qui les apparentent aux Asiatiques. Les historiens se sont attaqués, sans grand succès, à la recherche de leurs origines. Il semble toutefois que les Tarasques ainsi que les autres tribus indiennes soient arrivées du continent jaune par vagues successives, en empruntant soit le chemin des Aléoutiennes, soit celui du détroit de Behring, ou même en traversant le Pacifique plus au sud, portées par des courants qui aujourd'hui encore apportent en Amérique des épaves venues des mers de Chine.



VERS LE TEXAS LA ROUTE EST ACHEVÉE, ALORS QUE VERS LA CALIFORNIE ELLE EST EN CONSTRUCTION.

ATOIRES QUI DATENT DE L'ÉPOQUE PRÉCORDÉSIENNE.

à eux, l'ont été en 1940 ? me demande Jerphanion.

— Jamais ! s'exclama Jallez. Il l'ignore, ne perdons pas la face.

Drapée en d'immenses filets de pêche, Janitzio croule sous des fleurs. Le guide nous conduit d'abord au cimetière, petite terrasse dominant le lac et aux tombes marquées par de simples cailloux. Accrochée à une manière de potence, une cloche brille au soleil. Le jour des Morts, six à sept cents bougies s'allument dans le cimetière à raison d'une par défunt dont les vivants ont gardé la mémoire. La cloche sonne le glas jusqu'à l'aube. En silence, des veilleuses agenouillées effeuillent des œillets au-dessus des tombes.

Les pêcheurs de Janitzio sont pauvres. Beaucoup s'en vont aux Etats-Unis. Ces émigrants s'appellent des *braceros,* ou ceux qui louent leurs bras. On estime que pour tout le Mexique le nombre de ces braceros s'élève environ à 250.000 par an — départs massifs qui frustrent l'agriculture indigène et inquiètent le gouvernement. Le bracero mexicain se perd facilement dans la masse des travailleurs du Texas ou de la Californie. Il s'agit d'entretenir en son simple cœur le souvenir de la patrie. A Janitzio, un fonctionnaire, chargé de l'inspection de la région, compose pour eux une gazette dont il venait de terminer, avec l'approbation des caciques de l'île, le premier ou le deuxième numéro. Il nous la tend. Elle dit :

Il est tombé de la grêle, mais l'eau du lac n'a pas monté. Le père Ange a moulu son maïs dans un nouveau moulin. Le Tata (père, seigneur) *curé, celui qui joue au football, est allé nager en compagnie de Pedro. Conception a terminé le corridor de sa maison. Les hirondelles nourrissent leur première portée. Le chien de Silvero a mangé six poulets ; celui de Gustavo est mort. Le Tata Peralta* (nom du fonctionnaire en question) *a donné de la mort-aux-rats et des médicaments contre les rhumatismes à ceux qui en avaient besoin. Les grenouilles chantent beaucoup. Si un*

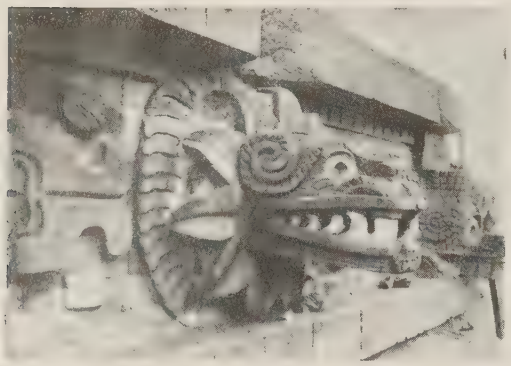
Une fête champêtre déroule ses fastes dans l'enclos entourant l'église. Des cloches sont accrochées aux arbres. Violons et fifres jouent passionnément des airs monotones. Ici, les cultivateurs ont amené leurs bœufs pour tracer des sillons symboliques. Ils repiquent des plants de maïs. Les attelages sont parés de guirlandes. Des épis ornent les jougs. Plus loin, des pêcheurs déploient leurs filets et présentent à la bénédiction du prêtre de grands poissons de bois tout en appelant du fond de leur cœur les grâces du seigneur sur leurs expéditions prochaines.

Sur des fours, en plein vent, cuisent le mouton et la soupe aux fèves. Vêtus de robes de soie et couronnés de glaïeuls qui évoquent des plumes, les saints de l'église attendent sur leurs brancards d'être promenés parmi cette foule pieuse. Des photographes *gringos* nous ont suivis. Ils sont bruyants, irrespectueux. Les Indiens se fâchent. Ils sont contraints de fuir.

Vers le soir, après avoir visité les anciennes pyramides tarasques, lieux d'adoration de la Lune et du Soleil, d'où l'on précipitait de si nombreuses victimes que le ravin d'accès est encore blanc d'os pulvérisés, nous bénéficions d'un bien autre spectacle.

Appelés par Jerphanion, les danseurs d'un village voisin ont traversé le lac et miment pour nous la *Danse des vieillards,* l'un des plus anciens rites chorégraphiques de leur civilisation. Je les verrai toujours, ces vieillards, avec leurs masques grossièrement peints, leurs foulards rouges, leur dos cassé et leur bâton de soutien, sortir en file de la nuit pour aborder le perron violemment éclairé de l'hôtel. Ils passèrent d'abord lentement devant nous, écrasés par l'âge, frappant le sol de leur bâton. Puis ils s'animèrent et sans jamais se redresser, sur un rythme de plus en plus alerte, ils sautèrent et tournèrent, enroulant et déroulant leurs farandoles.

Le volcan Paricoutine n'a que quatre ans.



Deux des haut-reliefs ornant la pyramide du Serpent a plumes du Teotihuacan.

Tzintzuntzan, capitale de l'ancien empire.

L'éruption du Paricoutine, de nuit, semble un prodigieux et magnifique feu d'artifice.

Il faut s'arracher à Patscuaro et foncer vers l'Ouest, dans la direction du Paricoutine. Nous arrivons à Urruapan, ville tropicale renommée pour l'arôme de son café, la diversité de ses fleurs et la joliesse de ses plats laqués. Encore 30 kilomètres, cette fois dans une auto de louage et par des chemins défoncés. Pour franchir les ravins, nous passons sur des planches que les roues de la voiture font basculer. Arbres et cailloux sont couverts de cendres, les villages, désertés, sauf par quelques paysans qui vivent des ressources que leur apportent les touristes. Des chevaux nous attendent à la fin de la piste devant une coulée de lave, maintenant refroidie, mais qui a englouti le village de Parangaricutiro, dont le clocher seul émerge au-dessus des blocs gris, protestant au nom de la chrétienté contre cette gratuite dévastation. Notre dessein est de nous rapprocher du volcan autant que possible. Nous progressons une heure environ dans un paysage de deuil qui sent le soufre. Le tonnerre des éruptions nous accompagne. Les sabots des chevaux soulèvent des nuées de cendre. Les bêtes ont peur.

Bientôt le chemin nous est barré par une nouvelle coulée de lave, celle-ci en pleine action et qui s'avance vers nous lentement, mais de façon irrésistible. Haute comme une maison, elle pousse avec fracas son front de braise. Un vent froid s'est élevé qui ride les cendres et siffle contre les arbres morts. La coulée nous fascine avec ses trous incandescents — gueules béantes — et ses roches noires figurant les crocs de ces gueules. Le feu est une divinité terrible et soudain je comprends que les artistes précolombiens — mayas ou aztèques — sculptant Molochs et serpents à plumes aux flancs de leurs pyramides propitiatoires, en avaient trouvé les modèles dans ces entrailles de la terre jaillies bouillantes des volcans.

Au-dessus de la coulée de lave le Paricoutine tonne. Ses intermittentes explosions scandent le cliquetis continu de la coulée — cliquetis de quelque cuisine infernale. Il tonne, le Paricoutine! Il tonne ! D'énormes blocs de pierres sont catapultés hors de son cratère. Des panaches d'étincelles les accompagnent. Le cône noir du volcan s'augmente de traînées fulgurantes qui le strient et le drapent. Les explosions se succèdent. Devant ce déchaînement de la matière, l'esprit se vide.

Le Paricoutine n'a que quatre ans d'âge. La terre venait de trembler quatre-vingts fois dans l'Etat de Michoacan lorsqu'un paysan indien qui menait paître ses moutons vit une fumerolle blanche sortir de son champ. Epouvanté, il alerta les autorités. La fumerolle ne fut pas longue à se transformer en vapeurs noires coupées d'explosions. En deux jours le cône du jeune volcan avait atteint 30 mètres. Il en mesure aujourd'hui 650.

Cette progression a été passionnément suivie par les géologues, notamment par M. Ezéchiel Ordenez, savant vieillard qui vit à Mexico quand il n'observe pas le volcan. J'ai lu ses travaux illustrés d'admirables planches. Le mystère reste entier. Impossible d'expliquer pourquoi le Paricoutine est né ni de prévoir quand il s'arrêtera. Du moins sait-on maintenant comment se sont formés les milliers de cônes, petits ou grands — le Popocatepelt, l'Orizaba — qui hérissent l'Amérique centrale : mince satisfaction intellectuelle, mais satisfaction quand même.

Cavaliers chevauchant près du dernier village de la route qui conduit au Paricoutine.

LES LIVRES

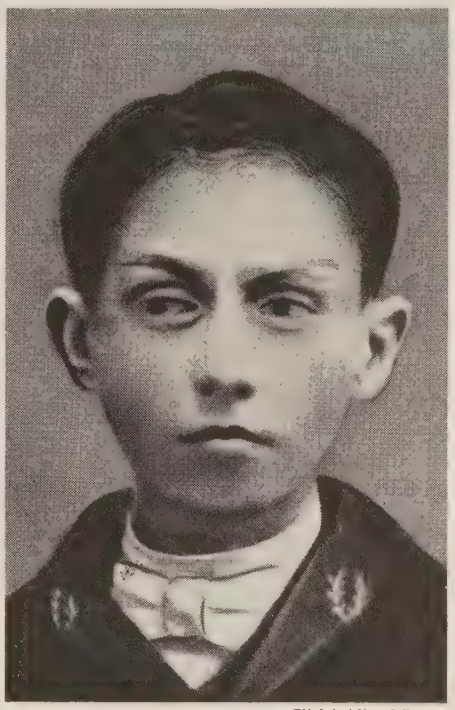
PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Jean Giraudoux lycéen

J'ai toujours pensé qu'une part essentielle de Giraudoux tenait aux choses que la vie avait pour jamais cristallisées dans son âme durant les années de son adolescence qu'il avait passées sur les bancs du lycée. Là est la source première de la poésie un peu livresque qui déborde de son œuvre. Les livres y sont pour beaucoup, les livres que le bon élève a appris à manier, à lire, à faire entrer dans son univers. Mais la poésie compte encore plus — la poésie, royaume secret pour les petits princes que sont certains garçons de quinze ans. « Le monde, écrivais-je un jour à ce sujet, est alors un univers facile... C'est l'âge où l'ivresse du pathos précède le goût du logos : où tous les camarades de Simon ont l'âme pathétique. L'âge où l'on élève des vers à soie dans son pupitre, parce que c'est un des moyens de satisfaire à la fois tous les désirs de la quatorzième année : on fait des travaux pratiques d'entomologie en même temps qu'on tisse en rêve la robe de bal de Cendrillon. »

Mais il est peu permis de se citer soi-même, et je devrais m'en excuser, si les lignes dont je viens de me souvenir n'avaient pas appelé Giraudoux lui-même à témoigner de cette importance de l'adolescence studieuse dans sa vie intérieure et littéraire, *Simon le Pathétique*, entre tous ses livres, n'existerait pas (et maintes pages d'autres volumes pas davantage) sans le lycée de Châteauroux.

Or, Giraudoux a eu durant ses sept années de lycée, de la sixième à la philosophie, un camarade qui a voulu fixer pour le public le souvenir de ce temps-là. Il a vécu ces sept ans, en classe et en étude, en récréation, au réfectoire, au dortoir, à la chapelle, avec un groupe de garçons de son âge parmi lesquels se trouvait le futur auteur de *Suzanne* et d'*Intermezzo*. Il le peint à cette époque tel qu'il l'a vu chaque jour. Nous le montre-t-il très exactement comme il lui apparaissait alors ? Ce n'est pas tout à fait sûr. Entre le lycéen qui apprenait *rosa* la rose et l'image que son ancien condisciple nous en donne, il s'est glissé, malgré tout, le prestigieux poète qu'il est devenu. Le « qui était alors Jean Giraudoux » se nuance forcément, par imagination rétrospective, des pressentiments que l'on aurait pu avoir sur le futur écrivain si l'on avait été averti de sa destinée. C'est un livre bien attachant, en tout état de cause, que cette *Jeunesse de Giraudoux* (Ed. S. P. I. D.), dont M. Marc Aucuy nous fait parcourir les sept années.



Cliché édit. S.P.I.D.

Une surprise nous guette au seuil du livre : la photographie, en frontispice, de Giraudoux, sous l'uniforme aux revers brodés de petites palmes qu'il portait quand il est entré en sixième. Que presque rien dans ce visage ne rappelle les traits de l'homme que nous avons connu, passe encore : on peut changer infiniment entre la douzième et la quarantième année. Mais le plus étrange est que cette tête d'enfant préfigure étonnamment un autre homme, que nous connaissons bien aussi, et dont la vie et l'œuvre ont été mêlées plus que toutes autres à celles de Jean Giraudoux. Ce Giraudoux lycéen, c'est le masque de Jouvet. Coïncidence ? Photo peu ressemblante et qui nous égare dans un rapprochement hasardeux ? C'est cependant bien curieux.

Ce qui est sûr, d'après le témoignage de M. Marc Aucuy, c'est que Jean Giraudoux, dès sa prime jeunesse, avait l'élégance de manière qui chez lui s'alliait si bien avec la distinction d'esprit. « Il fut toujours, nous dit son biographe, de ceux, choisis parmi les plus représentatifs et les plus élégants, qui allaient chercher à la porte les parents d'élèves pour les conduire à leur place, les jours de festival et de distribution de prix. Gants blancs, révérence légère, souplesse, grâce peut-être, il était en tous cas très à l'aise, et les dames, embarrassées de dignité, s'abandonnaient à lui pour un instant avec une confiance satisfaite. »

Un trait moins attendu de ce lycéen devenu plus tard illustre, c'est qu'il était, pour parler la langue des potaches, le « chouchou » de l'aumônier. Le modèle des enfants de chœur au lycée de Châteauroux, c'était lui. « Tous les dimanches, à sept heures, il servait la messe de l'abbé Jouve. Il ne présentait pas seulement l'eau, le vin, ne répondait pas seulement à mi-voix : *Et cum spiritu tuo*, d'un ton mécanique et chantant. C'était un véritable enfant de chœur, il nous apparaissait comme une façon d'ange blond, blanc et rouge, doux, simple, harmonieux, discret, et c'était si frappant que le prêtre lui souriait ouvertement quand il se tournait vers lui. » L'abbé Jouve se faisait-il des illusions sur le sentiment religieux du futur auteur de *Judith* et de *Sodome*, qui devait manifester par la suite tant d'impertinent paganisme ? Le secret de cette histoire anecdotique serait plus simple et plus humain : l'aumônier du lycée de Châteauroux se piquait de littérature. Il faisait en ville des conférences pour l'Alliance française. Il publiait des romans à la *Revue de Paris* sous un pseudonyme. Avec un sûr instinct, il avait deviné celui de ses élèves dont la vocation correspondait à celle qui était demeurée en lui-même insatisfaite.

Est-ce à dire que Giraudoux manifestât déjà le talent qui devait l'illustrer ? Oui et non. Ses lectures préférées étaient d'un écolier très sage : les contes d'Alphonse Daudet, le *Gringoire* de Théodore de Banville, un roman d'André Theuriet... Mais cela se passait dans les classes de grammaire. Et le jeune Giraudoux ne tarda pas à montrer dans ses compositions françaises une originalité qui d'abord surprit, puis s'imposa. M. Marc Aucuy en cite quelques-unes. Aucun doute : le poète en prose est déjà là, avec des images en feux d'artifice sous sa plume nonchalante.

D'autres originalités avaient signalé Giraudoux aux yeux de ses camarades. A une époque où la culture physique n'était pas en honneur dans les écoles comme aujourd'hui, il était champion de course à pied. Au réfectoire, il n'était pas de ceux qui s'empiffraient. Tandis que les autres dévoraient leur portion de haricots rouges, il dédaignait de toucher au plat. Un goût trop délicat s'alliait-il chez lui à une âme déjà subtile ? Avec les retouches, peut-être, apportées aux souvenirs par la connaissance de ce qui a suivi, M. Marc Aucuy nous représente Jean Giraudoux parmi ses camarades comme déjà un être à part.

C'est que M. Aucuy, lui, était le fort en thème de la classe. (Il est devenu professeur). Toujours premier, il ne laissait Giraudoux lui ravir la place d'honneur qu'à la faveur des victoires imprévues que la poésie et la fantaisie peuvent remporter sur la science et l'érudition. Une de ces victoires est demeurée dans la mémoire de l'historiographe du lycée de Châteauroux : celle qui couronna les études françaises des deux lycéens lors de la dernière composition en dissertation dans la classe de rhétorique. Voici le combat, évoqué par l'un des protagonistes :

« A la veille de la dernière composition de français, j'avais été premier aux deux précédentes et Giraudoux second. Il ne s'ensuivait pourtant pas que j'aurais le prix, car la dernière, qui compte double, était décisive... De nous deux, le premier aurait le prix. Il l'eut, et ce fut Giraudoux. » Le professeur avait beaucoup hésité. Ce fut, dit-il, grâce « à une parcelle, infime d'ailleurs, de fantaisie », que Giraudoux l'emporta d'un quart de point. Il est vrai que le sujet de la composition était une lettre de Mademoiselle de Scudéry : en matière de préciosité, Giraudoux à seize ans était déjà imbattable.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le cinquantenaire de Cyrano

Il y a un peu plus de cinquante ans — le 28 décembre 1897 — était donnée, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, la première représentation de *Cyrano de Bergerac*. Il nous est bien difficile, aujourd'hui, de nous représenter l'atmosphère de cette époque heureuse et de nous expliquer l'enthousiasme de nos grands-parents. « Le succès a été si prodigieux, écrivait Francisque Sarcey, que, pour trouver quelque chose de pareil, il faut remonter jusqu'aux récits que nous ont faits des premières représentations de Victor Hugo les témoins oculaires. » Et Jules Lemaître : « *Cyrano de Bergerac* est comme la floraison suprême d'une branche d'art tricentenaire... » Hélas ! comme il nous faut, présentement, en rabattre ! *Cyrano* est un monstre singulier, qui entre dans la galerie des curiosités françaises, mais Edmond Rostand n'eut rien de ce « grand poète divers, multiple, heureux, follement inspiré et prodigieusement virtuose » que célébrait Catulle Mendès. Il était seulement un Marseillais plein de faconde, fertile en à peu près et en coq-à-l'âne, naturellement porté à l'enflure et au tarabiscotage, et qui sauvait son manque de goût par la bonne humeur, la santé, une fantaisie facile, mais irrésistible et qui faisait passer sur ses vulgarités et son galimatias.

Ce mauvais poète, familier de la cheville et du ronron oratoire, était d'ailleurs un véritable homme de théâtre. *Cyrano de Bergerac* est aussi fortement articulé que la meilleure pièce de Sardou. Un critique du temps, élève de Brunetière, s'émerveillait que la pièce se développât « en cinq actes différents de ton et de couleur, puisqu'on pourrait les appeler respectivement l'acte de cape et d'épée, l'acte passionné, l'acte précieux, l'acte héroïque et l'acte émouvant ». Tout cela, qui est fort habile, ne s'élève malheureusement pas au-dessus de l'habileté, du savoir-faire, du tour de main. Edmond Rostand cherche laborieusement son effet, le prépare et l'obtient. Rien de plus éloigné de la merveilleuse simplicité du génie. Rien surtout de plus foncièrement antipoétique. Dès qu'il veut « faire dans le lyrisme », l'auteur de *Cyrano*

tombe dans le clinquant, l'apprêté, le conventionnel : voyez, par exemple, à la fin du premier acte, le couplet sur Paris nocturne, à l'acte IV, la déclamation sur l'air de fifre. Il use de procédés, à la longue insupportables, comme de s'adresser aux objets :

Du diable si je peux jamais, tapisserie,
Voir ta fin !...

Il ne réussit vraiment à être lui-même, je veux dire naturel, que dans le précieux ou le bouffon. Pour la préciosité, on se l'explique sans peine : elle faisait le fond de sa nature. Aussi le troisième acte de *Cyrano* est-il le meilleur de la pièce. Quant à la bouffonnerie, il sied peut-être de se rappeler qu'Edmond Rostand avait débuté dans la carrière par un vaudeville, *le Gant rouge*, représenté, sans succès d'ailleurs, au théâtre de Cluny.

Les énormes fautes de goût de Rostand n'empêchent pas que *Cyrano* reste à peu près la seule pièce en vers du XIXe siècle qui tienne encore la rampe. C'est que le caractère du héros coïncide avec celui de l'auteur, et que celui-ci se trouve servi par ses défauts mêmes. C'est que son goût du panache, ses morceaux de bravoure, ses tirades brillantes étaient bien faits pour séduire le Français sentimental et cocardier de 1897, admirateur de Déroulède et de Paul Delmet. C'est enfin que le mouvement, la couleur, la gaîté, la truculence du trait peuvent encore séduire les Français de 1948, même quand ils n'y croient pas.

Cyrano a été inscrit au répertoire de la Comédie-Française en 1938 par M. Edouard Bourdet. M. Pierre Dux y avait alors fait une création mémorable. C'est à M. Jean Martinelli qu'a été confié aujourd'hui le redoutable honneur du rôle écrasant. A première vue, il manque un peu de taille et d'ampleur, et, au début, tout au long de l'acte de l'hôtel de Bourgogne, a paru jouer un registre en dessous du ton requis. Mais il a été s'améliorant d'acte en acte : aisé à la rôtisserie Ragueneau, parfait de désinvolture et de mélancolie au balcon de Roxane, plaisant et grave au dénouement. Il a eu d'heureuses trouvailles, un débit claironnant quand il le fallait : bref, il s'est montré excellent acteur, bien en possession de son métier et égal à son emploi. Il faut ajouter cependant qu'il ne laisse pas assez oublier l'acteur au bénéfice du personnage. Mais les Coquelin et les Guitry, les « monstres sacrés » de la scène, ne sont pas de toutes les générations.

Mme Jeanne Boitel a pleinement satisfait dans le rôle de Roxane, précieuse un peu vaine, que la sensibilité secourt trop tard. La mise en scène de M. Pierre Dux respecte toutes les intentions de l'auteur, et l'on a revu avec plaisir l'étonnant décor de l'hôtel de Bourgogne revu et corrigé par M. Christian Bérard. Quant au bon public, eh bien ! il était ravi, et voilà *Cyrano* reparti pour mille représentations.

Les marionnettes des Champs-Elysées se sont transportées au théâtre des Noctambules, où elles reprennent *Hortense, couche-toi !* de Courteline, *le Petit Rétable de don Cristobal*, de Federico Garcia Lorca, *la Jalousie du Barbouillé*, de Molière, et *les Mariés de la Tour Eiffel*, de Jean Cocteau. Courteline et Molière gardent à la réduction toute leur force comique. Cocteau et Lorca sont plus décevants et s'accommoderaient mieux, je pense, des marionnettes à fils que des marionnettes à main, ce qui n'empêche pas le spectacle d'être fort agréable et les poupées de M. Pierre Morel, d'une imagerie charmante. On s'efforce, depuis quelque temps, de remettre à la mode le théâtre de marionnettes, et je m'en réjouis. Mais il faut bien dire que les vraies marionnettes d'aujourd'hui, et autrement expressives dans le drame, le rire ou le rêve poétique, ce sont les personnages des dessins animés.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Mrs. Parkington

Louis Bromfield appartient à la génération des Hemingway, Faulkner, Dos Passos, Steinbeck, mais il n'a jamais été considéré en France, ni aux Etats-Unis non plus, comme leur égal. On lui a fait payer son succès populaire en le considérant comme un simple fabricant de « best-sellers ». Ses débuts, pourtant, n'annonçaient nullement une semblable carrière. Ses quatre premiers romans, groupés sous le titre commun d'*Evasion*, s'inscrivaient plutôt dans la tradition littéraire d'Henry James. Le quatrième, *Précoce Automne*, reçut le prix Pulitzer, le Goncourt américain. Et *le Cas de miss Annie Spragg* ainsi qu'*un Héros moderne* attestent un don de conteur, une capacité de faire vivre des personnages très divers et d'évoquer une atmosphère authentique, équivalents à ceux des plus grands romanciers. Il me semble que son cas est assez proche de celui de Somerset Maugham, qui, lui aussi, a pâti aux yeux des spécialistes pour avoir obtenu une audience trop immédiate et pour ne pas s'être singularisé par une technique ou une philosophie originales. La légende de l'artiste maudit ou ésotérique continue à peser sur la critique contemporaine.

Quoi qu'il en soit, Louis Bromfield a donné prise à des jugements sévères en exploitant mécaniquement ses dons évidents dans des livres un peu bâclés, qui n'en eurent que plus de succès: *la Mousson* en est un parfait exemple. Il a fini, d'ailleurs, par se lasser lui-même le premier d'une fécondité suspecte et il s'est consacré, pendant la guerre, à l'agriculture : son dernier livre retrace cette expérience.

Mrs. Parkington appartient à la période de sa facilité, et il n'est donc pas surprenant que le cinéma se le soit annexé, comme il l'avait fait pour *la Mousson*. Il y trouvait un scénario grossièrement, mais puissamment dramatique, un bon personnage central de femme et un récit à retours en arrière qui se trouvait justement être la dernière mode en matière de scénarios. En dépit de tous ces atouts, le résultat me paraît être un échec.

Mrs. Parkington est construit sur deux actions parallèles. D'une part, les réactions individuelles des membres d'une très riche famille newyorkaise en présence du scandale dont ils sont menacés quand l'un d'eux se trouve sous le coup d'une arrestation pour escroquerie. D'autre part, les réminiscences de l'aïeule, Mrs. Parkington, qui, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, détient encore toute la fortune et qui peut, de ce fait, influencer d'une manière décisive le sort de ses enfants et de ses petits-enfants : chaque événement qui se produit lui rappelle un épisode antérieur de sa vie.

La confrontation du présent et du passé est très habile dans le roman, et le film en a tiré adroitement parti. Louis Bromfield n'était pas tombé dans le piège d'un parallélisme trop étroit et, par là-même, artificiel. En revanche, il avait usé de la faculté du romancier d'ajouter, par le truchement de ses personnages, un commentaire aux événements, ce qui lui avait permis de leur donner un sens. Les mêmes passions et les mêmes vices qui avaient valu à une génération sinon le bonheur, tout au moins la satisfaction de goûter le plaisir en en payant courageusement le prix, quelque élevé qu'il fût, conduisaient leurs descendants dégénérés à une faillite mesquine. La sagesse de l'aïeule n'était pas celle de la résignation et de la morale vulgaire, mais le fruit d'expériences coûteuses, délibérément poursuivies.

L'écran n'a pas réussi à tirer cette leçon de ses images. Il n'est même pas parvenu à nous offrir comme compensation une reconstitution plus vivante de ce qu'évoquait le roman. Les débuts misérables de la jeune fille dans une pension de famille d'une petite ville de mineurs ne nous montrent rien que nous n'ayons vu cent fois. L'aspect rococo du New-York de la fin du XIXe siècle n'a pas été restitué par l'opérateur Ruttenberg avec le brio dont il a fait preuve pour l'atmosphère victorienne de *Hantise*. La tribu des enfants et des petits-enfants a perdu son pittoresque.

Il y a plus grave. Greer Garson est une bonne actrice qui possède une réelle sensibilité, mais elle a doublement échoué dans le rôle de Mrs. Parkington. On comprend qu'elle ait été tentée, après tant d'autres, par la composition d'un personnage depuis sa seizième jusqu'à sa quatre-vingtième année. Mais, en dépit d'un maquillage savant, elle ne nous donne jamais l'illusion d'être une vieille femme. Elle n'en a ni l'attitude, ni la démarche, ni la voix. De plus, elle possède une gentillesse qui n'est pas du tout dans le caractère de son rôle et qui la fait jouer à contresens. En voici deux exemples : elle pleure la mort de son fils comme une petite femme qui a des vapeurs et non comme une louve qui lèche ses plaies avec désespoir ; quand elle avoue à l'ancienne maîtresse de son mari qu'elle l'a haïe jusqu'au moment où elle s'est sentie sa supérieure, nous sommes bien en peine de la croire, car son comportement dans les scènes précédentes ne permettait pas de le soupçonner.

Il est peut-être injuste d'adresser ces reproches à Greer Garson, car, comme toute erreur flagrante d'interprétation, la faute doit en incomber au metteur en scène. En dépit de son habileté professionnelle, Tay Garnett était assez peu indiqué pour donner son véritable sens à cette peinture au vitriol. Evidemment, quand nous songeons à lui, c'est toujours la bagarre de *Son homme* et la déchirante élégie de *Voyage sans retour* qui nous reviennent à l'esprit. Quelle que soit leur perfection, elle ne le désignait pas pour un registre qui n'est pas le sien. Il n'y a vraiment à porter à son actif que la qualité visuelle des transitions qui lui ont permis de passer des réminiscences de Mrs. Parkington au drame où elle se trouve mêlée, et vice-versa.

En revanche, l'interprétation de Walter Pidgeon est de premier ordre. Il a su rendre sympathique son brasseur d'affaires sans dissimuler sa grossièreté et son cynisme. Il est vrai que ceux-ci avaient été considérablement atténués par les adaptateurs, soucieux de la censure. Les lecteurs du roman ne manqueront pas de sourire en voyant attribuée à un accident d'automobile la mort du major Parkington, dont Louis Bromfield nous avait donné un compte rendu plus inquiétant.

Agnès Moorehead joue la baronne (?) française. Il est entendu que c'est un personnage qui fait rire les Américains, comme l'Américain du vaudeville fait rire les Français. Il serait quand même temps de se rendre compte que ce comique strictement local ne constitue pas un article d'exportation.

Scène entre Greer Garson, Walter Pidgeon et Agnès Moorehead.

CHRISTIAN DIOR

« Olympe », ensemble grand soir satin blanc, broderies écailles (Guillemin).

JACQUES FATH

« N° 10 », robe de piqué de coton blanc, grands revers rebrodés de tubes d'or.

Saison de Paris et Modes de Soleil

PAR MARTINE RÉNIER

Nous avons eu vraiment, cette année, une saison de Paris. Les réunions furent élégantes, le Derby de Chantilly vit des robes blanches et des grands chapeaux, que dis-je ? des robes décolletées, largement décolletées. On a, une fois de plus, commenté le « new-look », taille serrée, jupes à hanches rondes, et constaté la grâce des chapeaux blancs accompagnant les costumes de gros-grain bleu, les redingotes blanches ou rouges, très serrées à la ceinture.

Le soir, il semble que les femmes aient préféré les robes larges et donné leur faveur au tulle, ainsi que vous pourrez le voir en ces pages sur une charmante robe de Mendel en tulle blanc incrusté de dentelle et pailleté de strass. Comment tiennent ces corsages miraculeusement décolletés ? Un fort baleinage nous ramène au temps des corsets, lesquels ne s'appellent plus que « guépières », « balconnets » ou « bustiers », mais il faut bien reconnaître que le corps n'est plus libre et que, désormais, chaque femme est prisonnière de la mode. Elle aura pour se délasser la joie des vacances.

La joie de partir en vacances s'allie aux plaisirs de la coquetterie, mais il faut bien reconnaître qu'il est assez difficile de s'habiller en plein été. Etre une beauté en valeur sur la plage demande non seulement une juste connaissance de ses qualités, ce qui est assez facile, en somme, mais aussi le sens critique de ses défauts, ce qui est rare, sinon plutôt désagréable.

Un regard sévère mais juste sur un miroir nous dispenserait de maint spectacle affligeant. Verrions-nous la petite dame potelée avec son... dos rondouillard froncé dans une barbotteuse de nourrisson et jouant au ballon comme un bébé Cadum que l'on

MENDEL

« Apothéose », robe d'organdi blanc avec incrustations de chantilly noire (dentelle de Dognin, organdi de Brivet)

ROCHAS

« Paris-Longchamp 115 », taffetas rayé rouge et blanc, jupe taffetas noir (Staron).

VERA BORÉA

« Rue Madame », robe de taffetas noir ; volants à l'intérieur du décolleté, manches 3/4, boutons de strass (taffetas Lajoinnie).

la robe de plein été se fait presque toujours en toile ou en coton. Peu de dessins à couleurs voyantes, mais des rayures ou des semis de petites fleurs discrètes. On a beaucoup applaudi, chez Jacques Fath, une redingote blanche à fleurs dont le décolleté rond était bordé de velours noir et qui serrait bien la taille. Jacques Griffe obtient un grand succès avec sa redingote de toile groseille très large dans le bas, très cintrée à la ceinture. Chez Grès, un tailleur de toile se compose d'une petite robe sans manches en toile bleue et d'une veste d'un rouge éteint, d'une originalité et d'une élégance très simples.

Rien de ceci n'empêche le jeu des rayures que l'on fronce ou que l'on replie aux hanches. La ligne est nette : le haut très ouvert en carré, la taille très serrée, la jupe très élargie dans le bas. Si vous aimez la fantaisie, vous ajouterez un petit bolero vague en toile unie ou un casaquin de jersey qui s'arrêtera aux hanches et serrera bien le buste.

Les nouvelles collections d'entre-saison nous ont montré une tendance très nette vers le bicolore et nous avons vu quantité de corsages ou de boleros en velours noir accompagnant des jupes claires légèrement drapées aux hanches. Il me semble même que la saison prochaine sera une saison de velours. Hâtez-vous d'en profiter si j'ai raison : rien n'est plus seyant, mais ne passe plus vite de mode.

voudrait bien mettre au coin ? La jeune fille aux jambes trop grosses serait-elle aggravée d'un short inopportun ? La dame étique flotterait-elle dans un pantalon trop large ? Et que dire du demi-pantalon retroussé sur un genou cagneux ? Toutes ces exagérations ne devraient être permises chez les couturiers fantaisistes que contre remise de l'acte de naissance, lequel ne devrait pas dépasser ce qu'en anglais on appelle les « teens », c'est-à-dire l'âge heureux où l'on n'a pas atteint la vingtième année.

Non pas, certes, que nous condamnions le pyjama ! Rien n'est plus décent, au contraire, qu'un pantalon bien fait... c'est-à-dire qui n'accuse pas les formes. Il autorise la veste tailleur en toile claire, le chandail tricoté à rayures horizontales ou traversé de bretelles claires. Il est le vêtement de tous les âges, de presque toutes les silhouettes.

Ceci dit, voulez-vous que nous parlions immédiatement des nouveautés sensationnelles ? « Guérite » est la grande trouvaille de Jacques Heim. Entendez par là un grand peignoir à très larges rayures bleues et rouges sur fond blanc, muni d'un capuchon pointu. L'intérieur est pourvu de tout un système de poches qui recèlent l'attirail de la coquetterie.

Et le chapeau Schiaparelli ? Représentez-vous une petite robe de toile fraise très décolletée dans le dos, complétée par une grande capeline dont le bord, beaucoup plus long en arrière, couvre le dos entièrement. Quoi, me direz-vous, plus de dos de bronze ? Patience ! La mode tourne, nous revenons au « 1900 », aux grâces apprêtées... D'ici peu, nos filles porteront des chignons, et leurs costumes de bain seront munis de pantalons à volants froncés.

En attendant, le short se complète d'un petit manteau vague très court. Et

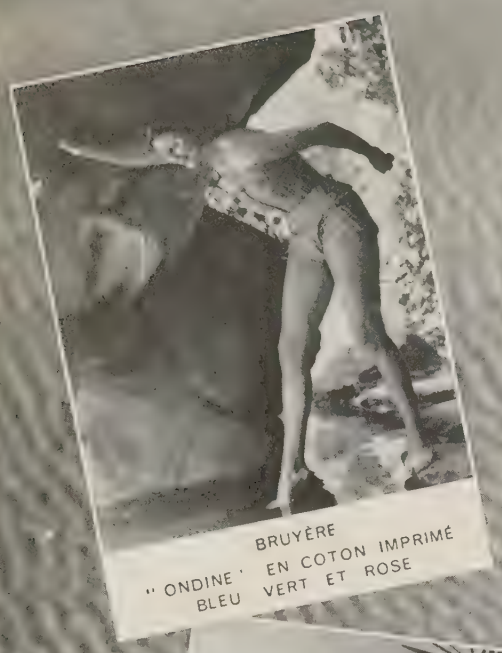
SCHIAPARELLI

« 205 », jaquette de tweed à carreaux ; jupe flanelle gris foncé et blouse de surah jaune (de Laurent).

CLARENCE

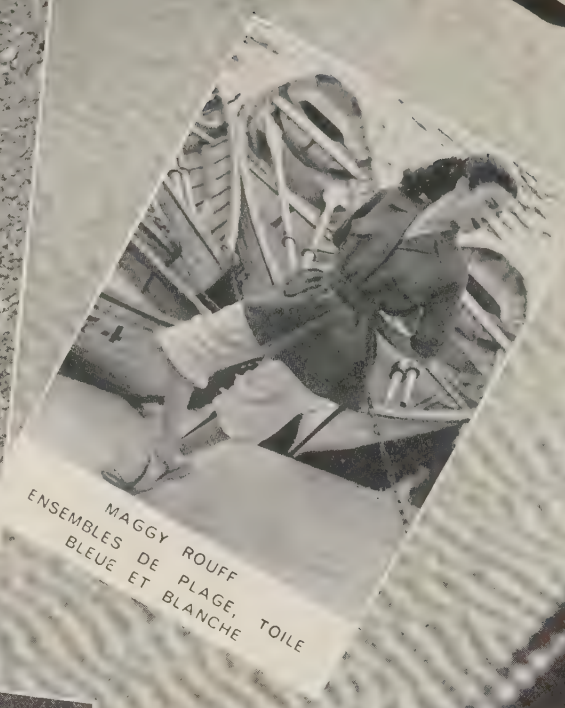
« Grand Prix », redingote en toile blanche avec parements importants de soie marine à pois blancs (Staron).

L'Eté

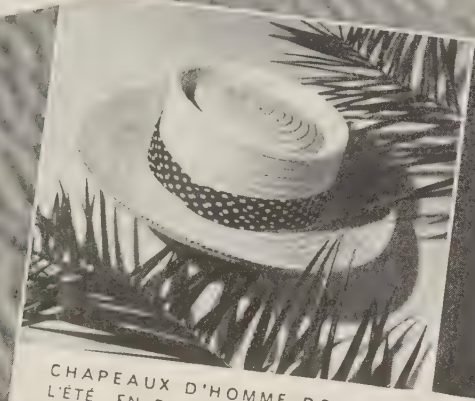


BRUYÈRE
" ONDINE " EN COTON IMPRIMÉ BLEU VERT ET ROSE

MARCEL ROCHAS
LE MAILLOT DE BAIN-GUÊPIÈRE.

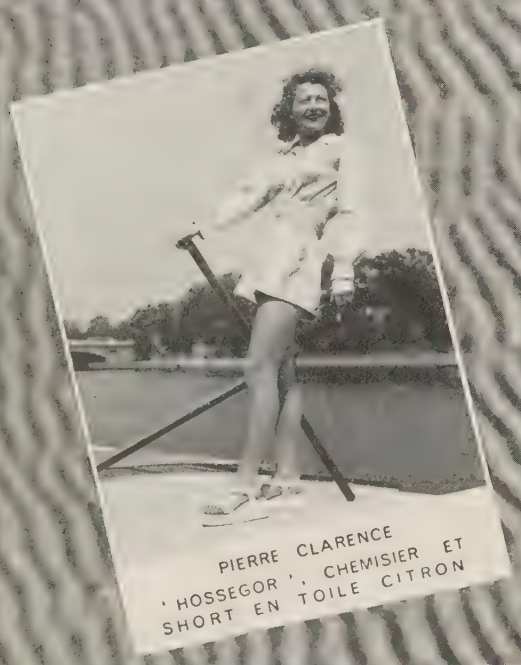


MAGGY ROUFF
ENSEMBLES DE PLAGE, TOILE BLEUE ET BLANCHE



CHAPEAUX D'HOMME POUR L'ÉTÉ. EN PAILLE AVEC RUBAN FOULARD.

POUR LE SOLEIL GRANDE CAPELINE DE PAILLE AVEC LARGE RUBAN.



PIERRE CLARENCE
" HOSSEGOR ", CHEMISIER ET SHORT EN TOILE CITRON

ANDRÉ LEDOUX
" MONACO " SORTIE DE BAIN EN LAINAGE BLANC AVEC PASTILLES VERTES

Eté qui flamboie,
Sois par notre joie
Fêté...

C'EST ainsi que chante *la Ronde des mouches*, vieille chanson que les jeunes femmes d'aujourd'hui pourraient reprendre en chœur, car elle célèbre naïvement le bonheur de s'ébattre au grand soleil. Mais pour que ce bonheur soit sans nuage il faut, précisément, qu'il ne puisse en aucune façon nuire à la beauté, qu'il la serve, au contraire, et la magnifie.

Les chimistes et biologistes spécialisés dans les recherches d'esthétique ont mis récemment au point quelques préparations nouvelles qui méritent l'attention : elles résolvent, en effet, le double problème de la *protection* de la peau et de son *renouvellement*.

On sait, depuis plusieurs années déjà, comment « filtrer » le soleil, c'est-à-dire incorporer à des huiles ou crèmes dites solaires les principes chimiques qui font écran aux rayons nuisibles ; on sait aussi accélérer la formation du hâle, le rendre plus intense, plus uniforme. Mais on n'avait pas encore envisagé d'assez près l'autre point de vue, celui du rajeunissement profond de la peau par suractivité des cellules dermiques.

Un « duo » comme Sun Twins, d'Héléna Rubinstein, formule américaine lancée à Paris au début de cette saison, représente exactement le nécessaire de beauté pour les vacances. Deux

Molyneux
5, RUE ROYALE, PARIS

JACQUES FATH
COUTURE
PARFUMS
39, AVENUE PIERRE-Ier-DE-SERBIE
- PARIS -

VERA BOREA
COUTURE
376, rue Saint-Honoré - PARIS

Pierre Clarence
Couturier - Fourreur
9, rue St-Florentin - Paris

aison de la Beauté

flacons jumeaux réunis dans un seul coffret, deux produits non gras, fluides, faciles à employer : Sun shine, qui protège, nourrit, assouplit la peau, favorise le hâle, éloigne les moustiques ; Sun Tint, qui colore chaudement l'épiderme et lui donne d'emblée l'aspect hâlé, indispensable sur la plage.

Dans un esprit analogue de modernisme scientifique, la création inédite de René Rambaud, la crème Bronza, procède d'une technique entièrement neuve. Ce n'est pas un fond de teint, c'est une crème filtrante et brunissante et c'est, en outre, une crème de beauté très efficace. Le hâle splendide, d'une riche teinte dorée, qu'elle permet d'obtenir en quelques jours d'application, ne se forme pas seulement à la mer ou en montagne, mais aussi en ville et même chez soi.

« Sur les cimes », de Phébel, se présente en crème; c'est également une préparation très protectrice, non teintée, dont les alpinistes connaissent depuis longtemps déjà le bienfaisant usage.

Ce que nous disions au début du renouvellement interne de la peau par l'héliothérapie se trouve considérablement activé et, souvent même, déterminé par l'emploi du Régénoderm du docteur N.-G. Payot. Il s'agit là d'un traitement plutôt que d'un produit ; nous dirions presque d'une méthode. Cette crème régénératrice, entièrement absorbable par le derme, contient les biocatalyseurs de l'œuf, du miel et de la cellule hépatique associés avec des extraits d'hormones.

A propos de traitements scientifiques de la peau il ne faudrait pas oublier Hémobios, et particulièrement la crème biototale Hémobios, nouvelle formule à base de produits bio-organiques — d'une composition très analogue aux célèbres ampoules Hémobios — dont l'action tonifiante sur les fibres musculaires du derme et sur les cellules de la peau se trouve facilement démontrée au point de vue biologique.

Il nous faudrait plus de place pour noter aussi l'intérêt à la fois saisonnier et général de la lutte préventive contre la *cellulite*, ce fléau moderne si redoutable pour la beauté de la ligne... Le short et le maillot de bain en accusent dangereusement la présence. Iza Vally s'est fait une spécialité (et un succès incontestable) de la réduction rapide de la cellulite, qu'il s'agisse du corps ou du visage.

Enfin, s'il est question d'embellissement morphologique d'ordre chirurgical ou médical, rappelons le nom de Rosine Valmont. Elle ne conseille, d'ailleurs, l'intervention opératoire que lorsque les autres moyens de correction paraissent réellement inefficaces ou d'un résultat trop tardif. Pour la beauté de vacances elle propose un « brunissage » rapide, absolument inoffensif, aussi beau et aussi bienfaisant que le hâle naturel. Avis à celles qui n'ont que peu de temps à jouir du soleil.

EDWIGE BOUTTIER.

CENTRE D'ESTHÉTIQUE
Rosine Valmont
TRAITEMENTS ET PRODUITS
3, AVENUE DE L'OPÉRA
PARIS (1er)
OPÉ. 34-51

Iza Vally
PRÉSENTE SA NOUVELLE
CIRE ÉPILATOIRE
8, rue Halévy - PARIS
OPÉRA 97-76

À LA VILLE
À LA MONTAGNE
À LA PLAGE
" BRONZA "
crème de beauté brunissante de
RENÉ RAMBAUD

RÉVÉLATION
Le comprimé à vecu
RÉGÉNODERM
DU
Dr N.-G. PAYOT
véritable révolution
dans les traitements
de la peau.
CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES
ET AUX LABORATOIRES
DU Dr N.-G. PAYOT
10, RUE DE CASTIGLIONE
SUCCÈS

AMPOULES
CRÈMES
DÉMAQUILLANTS
et
POUDRES
HEMOBIOS
LE SANG
DE LA VIE
35, av. de l'Opéra - OPÉ 39-85

APPLE BLOSSOM
l'eau de cologne idéale
presque un parfum
Helena Rubinstein
PUBLIVAT

PETITES CHRONIQUES

LE CONGRÈS DE LA SOIE

Le Congrès international de la soie vient de tenir ses assises à l'hôtel de ville de Lyon. Trente nations y étaient représentées. Le président Herriot, à la gauche duquel on reconnaît M. Yoshima, chef de la délégation japonaise, assistait à la séance inaugurale.

Au cours de son allocution, le maire de Lyon a souligné la qualité des réalisations de nos soyeux, réalisations qui rivalisent heureusement avec celles de l'étranger et dont nous avons donné un aperçu dans notre numéro du 12 juin. Soulignons que les reproductions en couleurs provenaient de films Lumicolor exécutés par la Société Lumière.

IN MEMORIAM

Le 10 juin 1944, quarante et un jeunes Français, membres des corps francs « Essor » et « Liberté », rattachés au réseau Velite-Thermopyles des F. F. C., tombaient sous les balles allemandes dans les clairières du By et de Cerfbois, en Sologne.

Le 13 juin 1948, en présence de M. Sarrailh, recteur de l'Université de Paris, de M. de Félice et du général Delmas, conseillers de la République, du préfet du Loiret, du général de Gournay, commandant la subdivision d'Orléans, des familles des morts et des membres du réseau Velite-Thermopyles, une émouvante cérémonie a marqué, au carrefour des nationales 20 et 721 à la Ferté-Saint-Aubin, l'inauguration du champ de repos où dorment ces quarante et un Français morts pour la France.

J.-H. ROSNY Jeune

J.-H. Rosny Jeune, actuel président de l'académie Goncourt, vient de mourir dans sa propriété de Ploubazlanec, près de Saint-Brieuc. Né à Bruxelles le 21 juillet 1859, il avait débuté dans la carrière des lettres avec son frère. Ils signèrent en commun *le Bilatéral, Marc Fane* et les romans préhistriques *Vamireh* et *Eyrimah*. Depuis 1908, date à laquelle il se sépara de son frère, J.-H. Rosny Jeune avait publié un très grand nombre de romans et d'essais dont : *la Messe mondaine, la Courtisane passionnée* et *les Furies,* chronique de la société parisienne.

GALERIES

" COULEUR DU TEMPS ", 9, rue Arsène-Houssaye. MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE MARTIGNAC

A. TREVES

26, rue Martignac

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ

AU PROBLÈME DE LA PAIX :

Hermann Rauschning, *le Temps du délire* (Egloff, 347 pages). L'auteur de *Hitler m'a dit* se livre, sur le processus et les perspectives de la paix, à une critique extrêmement dense, qu'il résume dans cette parabole biblique : « La victoire des Alliés expulsa le démon du nihilisme nazi hors du monde civilisé. Mais, revenu après un laps de temps, ce démon trouve la maison de l'humanité balayée, ornée et prête à recevoir des hôtes. Il s'en va chercher sept autres démons, qui mettront cette maison dans un état pire qu'auparavant. »

L'idée centrale de ce livre est que le vide installé par les Alliés à la place de l'Allemagne est beaucoup plus dangereux pour eux que l'existence d'un Etat allemand. C'est, dit-il, la conséquence de l' « infection » de la paix par des notions primaires de puissance. Les règlements de Yalta et de Potsdam sur le sort de l'Allemagne sont « les plus funestes qui aient pu être formulés ». La distinction entre « une paix douce » et « une paix rude » ne mène à rien si ce n'est à l'extension de la politique de puissance et de l'activité révolutionnaire mondiale de la Russie. L'expropriation violente d'habitats millénaires allemands suffit à briser la continuité historique qui, selon M. Rauschning, garantissait un certain ordre européen.

« La destruction de l'Allemagne, dit-il, équivaut à la destruction de l'Europe. Elle rend impossible toute issue à la crise actuelle qui ne soit pas catastrophale. L'Allemagne a oscillé longtemps entre l'Est et l'Ouest. Les vainqueurs, en lui retirant la faculté d'option, ont fait triompher la tendance orientale. Les Allemands se plieront à la domination russe et « fumeront le cigare jusqu'au bout » ; mais un Piémont allemand naîtra sous cette domination. »

M. Rauschning ne croit pas davantage à l'instauration de la paix par le triomphe des principes socialistes sur le plan économique. Cette solution ne peut, selon lui, que morceler l'univers en blocs de super-empires séparés par des antagonismes d'intérêts et des différences de standard de vie. C'était, au fond, l'idéal du national-socialisme ; là encore, dit-il, les vainqueurs emboîtent le pas au vaincu.

La position-clé de l'Europe est détenue par la Russie, qui se trouve à la tête d'un véritable Commonwealth, d'une fédération de peuples d'autant plus étroitement unis qu'il existe une concordance entre leur structure intérieure et les objectifs de la communauté. Indépendamment de cette position inexpugnable, l'Union soviétique dispose, à l'intérieur de chaque nation, de chaque groupe ethnique, d'un point d'appui et d'une propagande qui assurent l'ubiquité de son action révolutionnaire.

Sa faiblesse réside dans le vieillissement des chefs qui ont mis la révolution en train et le fléchissement possible d'une « seconde génération » placée en face d'une tâche immense. Elle peut résulter également de la nécessité de synchroniser les intérêts — qui ne sont pas nécessairement concordants en tous points — de la puissance russe et de la révolution marxiste, de concilier les solutions d'un problème national avec l'établissement d'un ordre universel.

La révolution a précipité la Russie dans les crises de l'évolution occidentale. L'U. R. S. S. commence à ressentir les secousses par où l'Occident a passé.

M. Rauschning conclut cette synthèse pessimiste sur une note plus réconfortante : l'espoir d'une création nouvelle, d'une révolution qui, surmontant le « délire » actuel, développerait les impulsions de l'histoire et qui, sans liquider le caractère personnaliste de notre civilisation, en tirerait au contraire une force de rénovation. Ce serait l'*Universitas Terrarum*...

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

A. Durel expose à la Galerie Hermann des paysages et des fleurs. Cet artiste possède une vision sensible, colorée et lumineuse de la nature. Son art est inspiré de celui de Renoir, de Pissarro, de Van Gogh, mais Durel reste lui-même malgré ces apports qui n'ont fait qu'enrichir sa conception picturale. Sa personnalité s'affirme tout entière dans ses dernières toiles, où il a su profiter de la leçon de ses devanciers et en dégager un style où la couleur vibrante et la lumière subtile sont les éléments principaux. Il a su exprimer l'atmosphère et la densité des choses ; c'est un lyrique qui n'a qu'à suivre la route qu'il s'est tracée ; elle mène à un art vrai et durable.

Maud Sumner, Anglaise d'Afrique du Sud, s'est francisée durant ses longs séjours à Paris. Après avoir exposé avant la guerre à plusieurs reprises à la Galerie Druet, elle nous montre actuellement ses œuvres à la Galerie Jeanne Castel. Celles-ci sont pour la plupart des aquarelles. On y découvre cette douce poésie — spécifiquement anglaise — de la nature, et plus particulièrement de la nature en hiver, avec des études de neige où les blancs sont traités avec des nuances très subtiles. Toutefois la part française de la formation de cette artiste est marquée par une vive spontanéité de style et par le sens des valeurs qui donne à ses aquarelles une grande vigueur picturale. Maud Sumner possède des dons incontestables de peintre.

M. S.

LA VENTE GEORGES VIAU

La collection de tableaux modernes de Georges Viau fut une des plus importantes du monde. Sa deuxième partie, vendue à Paris le 11 décembre 1942, produisit 56 millions. Encore y manquait-il six tableaux qui, prêtés par leur propriétaire à l'Exposition internationale de New-York de 1939, n'avaient pu être ramenés en France. Les voilà enfin revenus.

Ils sont parmi les plus beaux et les plus importants de la brillante sélection constituée par Georges Viau, encore que Degas, son peintre préféré, n'y soit représenté que par une toile 92×73, *la Femme en gris,* mais de quelle qualité !

Une peinture sur papier de la célèbre série italienne qui domine l'œuvre de Corot, *Olevano,* une toile 46×56 de Delacroix, *Chevaux sortant de l'abreuvoir,* véritable démonstration de la fougue romantique et, du même, un *Nu* de son principal modèle, *Mademoiselle Rose,* enfin deux chefs-d'œuvre des grands impressionnistes Pissarro et Renoir, *Nature morte* et *Jeune Fille lisant,* accompagnaient cette peinture magistrale. Le tout a été vendu le 22 juin à Paris.

A. F.

BIBLIOGRAPHIE

On a déjà écrit sur le général Leclerc : on écrira encore sur lui, car il est de ceux qui émeuvent et qui entraînent : son épopée est en même temps une aventure et sa marche à l'ennemi, une découverte.

Edmond Delage a vu en Leclerc l'officier qui conduisait ses hommes, groupés en équipages, au milieu des immensités pierreuses du Sahara, comme, un peu plus tard, dans la plaine d'Alsace ; l'homme qui savait s'adapter rapidement à toutes les natures et à tous les climats ; le chef, enfin, qui savait se faire aimer des siens au point qu'il ne faisait bientôt plus qu'un avec sa troupe.

L'ouvrage d'Edmond Delage, *Leclerc* (Collection « les Grands Coloniaux » des Edit. de l'Empire Français), est un portrait, dans toute l'acception du terme, et, à ce titre, a le droit d'être conservé dans la galerie des grands conquérants et des grands hommes que furent nos grands coloniaux.

M. V.

M. Charles Pomaret, qui écrit périodiquement un livre substantiel et original (on n'a pas oublié *l'Amérique à la conquête de l'Europe,* en 1932, ouvrage qui reste si actuel seize ans après), nous donne un *Monsieur Thiers et son siècle,* dans la collection « La suite des Temps », chez Gallimard, qui ne passera pas inaperçu.

L'intérêt de ce livre puissant, dense, nourri d'une très riche documentation, écrit d'une plume alerte et peut-être un peu trop elliptique et saccadée, c'est un très réel renouvellement de méthode historique. Conduire « du berceau à la tombe » un homme qui a été chef de gouvernement à trente et un ans de distance et qui a connu au moins dix régimes politiques est une tâche fastidieuse qui peut engendrer l'ennui du lecteur. Ici, l'auteur préfère, après avoir brossé minutieusement un portrait de Thiers sous tous ses aspects, distinguer et séparer au cours du XIX[e] siècle la politique intérieure et la politique extérieure, dont chacune a, chez Thiers, un aboutissement retentissant : *la fondation de la III[e] République* et *la libération du territoire.*

Un autre mérite essentiel du biographe de Thiers, c'est d'avoir résisté à la tentation de tant d'historiens qui se prennent d'admiration excessive pour leur « héros ». M. Pomaret, vrai dissecteur d'histoire, sait être impitoyable, quand il le faut, pour Thiers, qui ne fut jamais un modèle de vertu. Un grand homme a toujours des faiblesses.

Grands prix littéraires

L'Académie française a décerné le Grand Prix de littérature 1948 à M. Gabriel Marcel. Essayiste et métaphysicien, porte-parole d'un existentialisme chrétien assez différent dans ses conclusions des enseignements de Jaspers et de J.-P. Sartre, M. G. Marcel a publié plusieurs œuvres dont le *Journal métaphysique* et *Etre et Avoir.* Critique littéraire, théâtral et musical, il est l'auteur de plusieurs pièces : *la Soif, le Cœur des autres, un Homme de Dieu,* qui témoignent d'un talent original.

Le Grand Prix du roman 1948 n'a pu, par contre, être attribué. La commission proposait M. Yves Gandon, mais six scrutins n'ayant pu départager notre collaborateur et ses concurrents, M[me] Germaine Beaumont et M. Paul Vialar, l'attribution du Grand Prix du roman a été renvoyée à l'an prochain.

RADIO et PUBLICITÉ AUX U.S.A.

FRÉDÉRIC WAKEMAN

LES

MARCHANDS

de courants d'air

roman

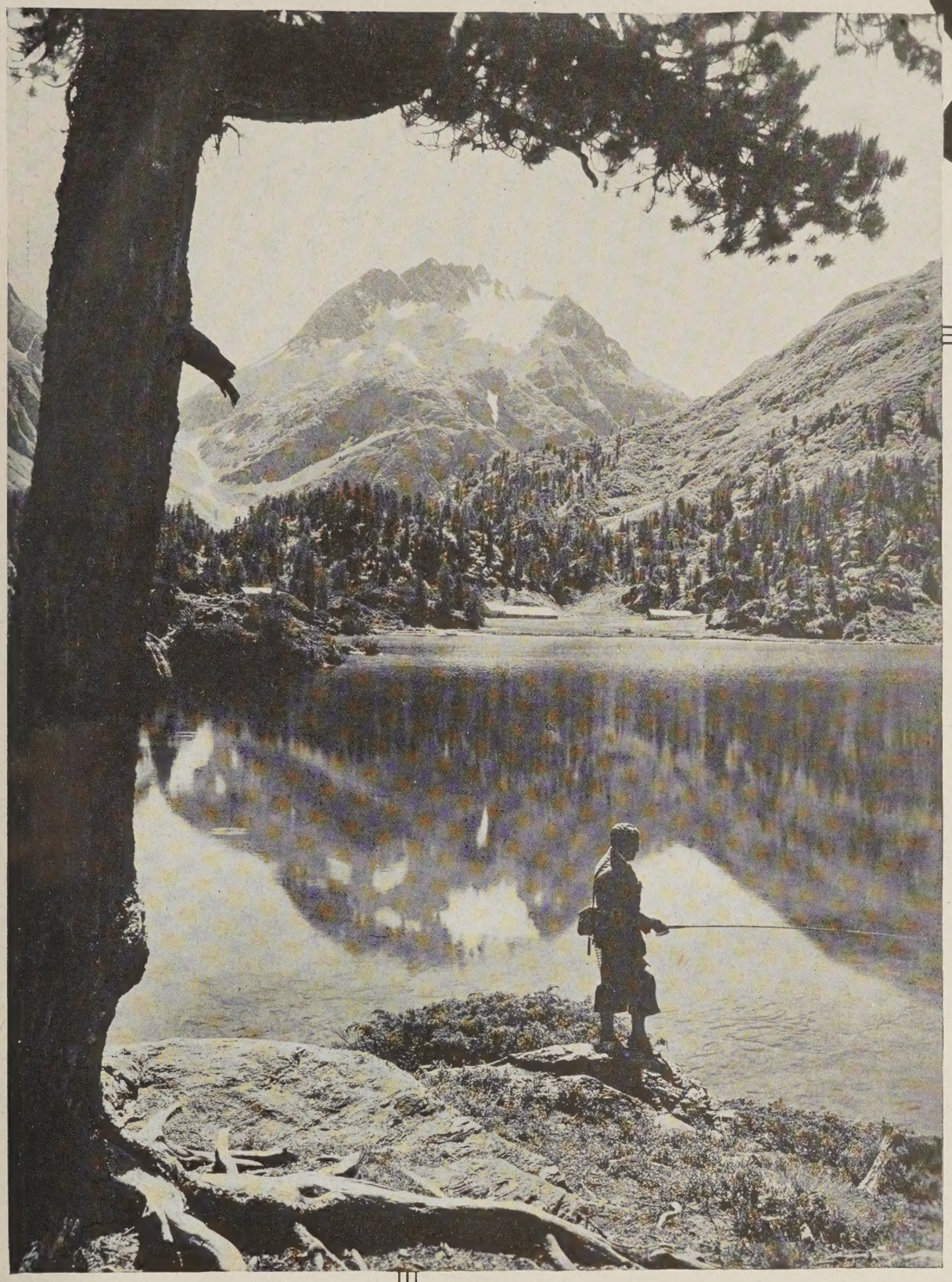
traduit de l'américain par

MARCEL DUHAMEL et JEAN WEIL

Un vol. in-8°. 330 fr.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Un roman aérodynamique ! Crépitant d'humour !! Follement amusant !!!



la SUISSE

PARADIS DES VACANCES

Santé
Joie de Vivre
Optimisme

Le visa des passeports est supprimé.

Utilisez les titres de transport à prix réduit :

L'abonnement général de vacances qui permet de circuler librement en chemin de fer et en bateau durant 6 ou 12 jours au choix du vovageur et d'effectuer un nombre illimité de voyages à demi-tarif pendant 15 ou 30 jours ; le billet de vacances, grâce auquel vous pouvez combiner vos voyages en chemin de fer, car postal, funiculaire et bateau et obtenir avec une réduction de 30 % les abonnements régionaux de vacances.

Automobilistes! Parcourez les magnifiques routes alpestres suisses.
L'essence n'est pas rationnée.

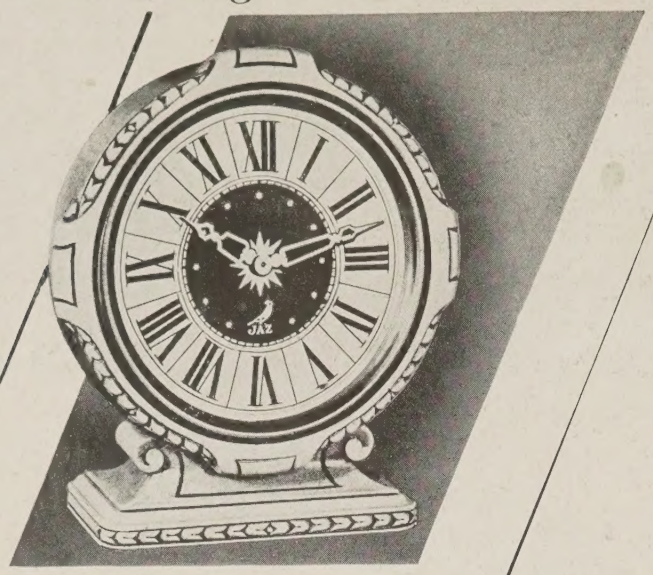
Renseignements : AGENCES DE VOYAGES et

OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME

37, bld des Capucines, PARIS (2e) 22, bld Victor-Hugo, NICE

Illinois U Library

La mode en horlogerie d'ameublement



SCULPTIC. Pendulette mouvement 8 jours, cage en bois laqué ivoirine, sculptée dans la masse entièrement à la main.

PRIX AU 1er MAI : *7.500 Fr.*

c'est une création à tirage limité

JAZ

Daum

CRISTALLIER D'ART

MAGASIN D'ÉCHANTILLONS
22, RUE DE PARADIS - PARIS

ÉCLAT-PUBLICITÉ

Deux Bourgognes de Marque

GEISWEILER *GRAND VIN*

GEISWEILER *RÉSERVE 1933*

VINS ROUGE & BLANC DE BOURGOGNE
SÉLECTIONNÉS PAR

MAISON GEISWEILER & FILS

FONDÉE EN 1804

À NUITS - St GEORGES

FRANCE

LES ÉCHECS (N° 48)

Solution de l'étude n° 48,
par Mattison
(Rigder Nachrichten 1923),
dont l'énoncé et la grille ont paru dans notre numéro du 22 mai 1948.

Les blancs jouent et font nulle.

1. Rd7-é6† !, Rb7-b6 (1). — 2. Tg7-g1 ! (2), Cd3-é1. — 3. Tg1-g4 !, d2-d1 : D. — 4. Tg4-b4† et les blancs font nulle par échec perpétuel dans deux variantes symétriques d'une rare beauté. Si 4. ..., Rb6-a7 ou a5. — 5. Cb8-ç6†, Ra6 (si 5. ..., Ra7-a8 ?. — 6. Tb4-b8 mat). — 6. Cç6-b8†, Ra6-a7 ou a5. — 7. Cb8-ç6†, etc., nulle. Ou si 4. ..., Rb6-ç7 ou ç5. — 5. Cb8-a6†, Rç6 (si 5. ..., Rç7-ç8 ? ou d8 ?. — 6. Tb4-b8 mat). — 6. Ca6-b8†, Rç6-ç7 ou ç5. — 7. Cb8-a6†, etc., nulle.

Commentaires : (1) Si 1. ..., Rb7×b8. — 2. Tg7-g1 (menace 3. Tg1-d1 et 4. Td1×d2). 2. ..., Cd3-é1 !. — 3. Tg1-g8†, Rb8-ç7. — 4. Tg8-g7†, Rç7-ç6. — 5. Tg7-d7 nulle. Ou si 1. ..., Rb7-a8 ?. — 2. Cb8-ç6 (menace 3. Tg7-a7 mat). 2. ..., Cd3-ç5†. — 3. Ré6-f5, Cç5-b7. — 4. Tg7-g8†, Cb7-d8. — 5. Tg8×d8† et 6. Td8×d2 gagne. Ou si 1. ..., Rb7-ç8. — 2. Tg7-g1, Cd3-é1. — 3. Tg1-g8† suivi de Tg8-g7† et Tg7-d7. — (2) Menace 3. Tg1-d1 et ×d2.

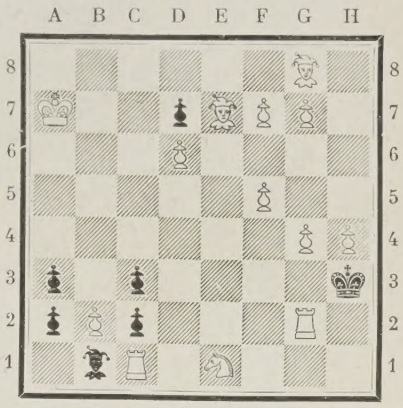
Championnat du monde.

(Hollande, mars 1948).

Blancs : Euwe. Noirs : Keres.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, a7-a6. — 4. Fb5-a4, d7-d6. — 5. ç2-ç3, Fç8-d7. — 6. d2-d4, Cg8-é7. — 7. Fa4-b3 (menace 8. Cf3-g5). 7. ..., h7-h6. — 8. Cb1-d2, Cé7-g6. — 9. Cd2-ç4, Ff8-é7. — 10. 00, 00. — 11. Cç4-é3, Fé7-f6. — 12. Cé3-d5, é5×d4. — 13. Cf3×d4 (si 13. ç3×d4, Fd7-g4). 13. ..., Tf8-é8. — 14. C×F†, D×C. — 15. f2-f3, Cg6-f4. — 16. Cd4×ç6, Fd7×ç6. — 17. Fç1-é3, Ta8-d8. — 18. Dd1-d2, Cf4-g6. — 19. Fé3-d4, Df6-é7. — 20. Ta1-é1, Dé7-d7. — 21. ç3-ç4, Fç6-a4. — 22. F×F, D×F. — 23. Dd2-ç3 (menace 24. Fd4×g7 et défend ç4. Les blancs ne craignent pas Da4×a2?, car Té1-a1 gagnerait la dame noire) 23. ..., f7-f6. — 24. f3-f4 (24. Fd4×f6, g7×f6. — 25. Dç3×f6, Cg6-f8 n'aboutirait pas, les tours blanches ne pouvant participer à l'attaque assez rapidement) 24. ..., Rg8-h7. — 25. b2-b3, Da4-d7 ! (et non 25. ..., Da4×a2?. — 26. Tf1-f2, Da2-a3. — 27. Té1-a1 gagnant la dame noire). — 26. Dç3-f3 (prévenant Dd7-g4) 26. ..., b7-b5 (menace d'affaiblir les pions blancs après 27. ..., b5×ç4. — 28. b3×ç4 et, d'autre part, si ç4×b5, les noirs pourront se créer un pion passé sur la colonne d). — 27. Df3-ç3, b5×ç4. — 28. Dç3×ç4?, Té8×é4!. — 29. Té1×é4, d6-d5. — 30. Dç4×a6, d5×é4. — 31. Fd4-é3, Dd7-g4. — 32. Da6-ç4, Td8-d3!. — 33. Fé3-ç1 (et non 33. Dç4×é4?, Dg4-é2! gagne le fou, car si 34. Tf1-f3, Td3-d1†. — 35. Tf3-f1, Dé2×f1 mat) 33. ..., Cg6-h4!! (une géniale attaque). — 34. Dç4×é4†, f6-f5 (la dame blanche doit fuir en gardant g2, pour empêcher Dg4×g2 mat. Si 35. h2-h3, Td3×h3! avec la menace Ch4×g2 et si D×g2. — Th3-g3 gagne). — 35. Dé4-b7 (si 35. Dé4-ç6, Td3-ç3! comme dans la partie) 35. ..., ç7-ç6!!. — 36. Db7×ç6, Td3-ç3!. — 37. Dç6-d5, Tç3-ç5! (et non 37. ..., Tç3-ç2. — 38. Fç1-d2). — 38. Dd5-d2 (si 38. Dd5-b7 ou a8, Tç5-ç2. — 39. g2-g3, Dg4-é2. — 40. Dh1, Ch4-f3†. — 41. T×C, T×F† et mat au prochain coup) 38. ..., Tç5×ç1!! (la pointe exquise. Les noirs gagnent une pièce, car si 39. Tf1×ç1, Ch4-f3† gagne la dame blanche; ou si 39. Dd2×ç1, Dg4×g2 mat). — 39. h2-h3, Dg4-g3? (Keres, en difficulté de temps, manque le gain immédiat par 39. ..., Ch4-f3†! et si 40. Rg1-h1, Tç1×f1 mat ; ou si Rg1-f2, Tç1×f1† et C×D). — 40. Dd2-é2, Dg3×f4. — 41. Tf1×ç1, Df4×ç1†. — 42. Rg1-h2, Dç1-f4†. — 43. Rh2-g1, Ch4-g6. — 44. Dé2-ç2, Cg6-é7. — 45. a2-a4, Df4-d4†. — 46. Rg1-h2, Dd4-é5†. — 47. Rh2-g1, Cé7-d5 (menaçant 48. ..., Dé5-é1†. — 49. Rg1-h2, Cd5-é3, etc.). — 48. Dç2-d1, Cd5-ç3. — 49. Dd1-ç2, Rh7-g6 (défendant f5 et libérant la dame noire de ce souci). — 50. Rg1-h1, Dé5-é1†. — 51. Rh1-h2, Cç3-é2 (menace Dé1-g1 mat). — 52. Dç2-ç6†, Rg6-h7. — 53. Dç6-ç5, Cé2-g3. — 54. Dç5-d6, Cg3-f1†. — 55. Rh2-h1, h6-h5 (menaçant h5-h4 suivi de Cf1-g3†, Rh1-h2, Dé1-h1 mat). — 56. Dd6-f4. En jouant ce coup, Euwe dépassa le temps de réflexion autorisé et perdit de ce fait. Mais il était sans défense contre la suite : 56. ..., Cf1-é3†. — 57. Rh1-h2, h5-h4! menaçant 58. ... Cé3-f1†. — 59. Rh2-g1, Cf1-g3†. — 60. Rg1-h2, Dé1-h1 mat ; car si 58. g2-g3, h4×g3†. — 59. Df4×g3, Cé3-f1† et C×D.

Problème n° 49 par W. Pauly
Theory of Pawn Promotion 1912



Les blancs jouent et font mat en quatre coups

Un extraordinaire tour de force et le meilleur problème illustrant la triple promotion en écho. Je ne puis en dire davantage car je trahirais par trop la solution.

André Chéron.

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris 8e - Tél. : Anj. 36-20

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies de la femme. Maladies de l'enfant. Séquelle des blessures de guerre.
▪ CASINO. SPORTS. PISCINE ▪
Hl PARC et ÉTABLt THERMAL, 1er ordre, 100 ch. Tt conf. Pens. compl. dep. 800 fr.
HOTEL BEAU-SÉJOUR — Bonne table. Prix raisonnables.

AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses. Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

CÔTE D'AZUR

NICE TERMINUS Hôtel-Restaurant Face gare.

AU GRAND HOTEL DU CAP FERRAT
entre NICE et MONTE-CARLO - T. 250-20
On boit à pleines coupes
toutes les joies de l'Été
Son Restaurant - Sa Piscine - Sa Plage

SUISSE

VILLARS, Suisse française, 1.300 m. Station 1er ordre. Piscine, golf, tennis, nombreuses promenades et excursions. Grd **Hôtel du Parc.** Hôtel de 1er ordre et de réputation pour sa bonne tenue, Tél. 32431.

L'Interphone Mondial

TÉLÉ-DICT
GARDE
SURVEILLE
CONTROLE
votre domicile, magasin, personnel
et RELIE tous vos SERVICES
Notice d'emploi et prix à
Ets **M. J. B.,** Nogent-s/-Marne (Seine)

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

BEATENBERG (Oberland Bernois)
Home d'enfants "Freiegg"
Convalescence - École privée.
Home pour enfants de 2 à 12 ans, merveilleusement situé. Excellent climat d'altitude (1.250 mètres). Convalescence - Vacances - Séjours prolongés - Atmosphère sympathique - Contrôle médical - Références - Prospectus auprès de la Famille E. Ratschiller-Schmid, instituteur.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE au PALAIS de JUSTICE à PARIS le 10 juillet 1948 à 14 heures
1er lot : GRANDE PROPRIÉTÉ
à Antibes (Alpes-Maritmes)
"Villa Mouzières" — Libre.
MISE A PRIX : 4.000.000 de francs.

2e) Villa à Antibes
(Alpes-Maritimes). "Le Petit Ponteil"
Louée - MISE A PRIX : 1.000.000 de francs.

3e) Villa à Antibes
(Alpes-Maritimes). "Le Clos Maizières"
Louée - MISE A PRIX : 1.000.000 de francs.
S'adresser : Me **RIBADEAU-DUMAS,** avoué à Paris, 8, rue St-Florentin. Mes François, Pérard, Thielland et Musnier, avoués à Paris. Et à Me Logut, notaire à Antibes.

Et. Me **MALLET,** not. au KREMLIN-BICÊTRE.
PAVillon, l'HAY-les-ROSES, 5, rue Villejuif, conf. gar. cav. libre. Adjudic. **29 juin,** 15 h. M. à P. **150.000** f. s'ad. **MALLET.**

PROPRIÉTÉ agrément à **Coye-la-Forêt** (Oise), Grande-Rue, 64. Cne 6.896 m². **M. à p. : 500.000 fr.** A adjuger 3 juillet, 15 heures, mairie de Coye-la-Forêt. S'ad. Me **DINGREVILLE,** avoué à Senlis, et à Me **NUGUES,** notaire à Mello.

ADMINISTRATION DES DOMAINES
VENTE AUX ENCHÈRES
en l'étude de Me **THIBAULT,** notaire à **LA FERTÉ-SAINT-AUBIN** (Loiret) le 4 juillet, à 14 h. Communes de **MENESTRAU-en-VILLETTE et VOUZON :**
CHATEAU de VILLIERS
BOIS ET MAISON DE GARDE de BUZONNIERE
PROPRIÉTÉ de la COUAPELIÈRE
UN SEUL LOT : 14.080.000
COMMUNE DE VOUZON :
FERME de la BUZONNIÈRE 467.000
TERRES et PATIS du POTEAU. 495.000
FERME DES BOULAS 396.000
FERME de L'ÉTANG de la COUAPELIÈRE 616.000
CHASSE et PÊCHE LIBRE de LOCAT.
POUR TOUS RENSEIGNEMENTS, s'adresser à Me **THIBAULT,** notaire, à **LA DIRECTION DES DOMAINES** 70, rue de la Bretonnerie à **ORLÉANS** (Loiret).

COGNAC CROIZET
FONDÉE EN 1805

VOUS AVEZ RAISON...

d'attendre le véritable Frigidaire, car seul Frigidaire a su donner entière satisfaction à plus de 8 millions de maîtresses de maison.

...C'EST PLUS PRUDENT

Fonctionnement automatique, silencieux, grande réserve de puissance, sécurité de marche, faible consommation électrique, longue garantie, sont les qualités nécessaires d'un bon réfrigérateur.

...Frigidaire, produit de GENERAL MOTORS (FRANCE) possède ces qualités et bien d'autres. Fabriqué en France selon les brevets, plans, méthodes de contrôle qui ont fait de Frigidaire la première marque mondiale, le nouveau modèle 138 F. saura mériter votre confiance comme Frigidaire a déjà su satisfaire 8 millions de maîtresses de maison.

Seul Frigidaire, le véritable Frigidaire, vous offre une carrosserie harmonieuse avec revêtement extérieur cuit au four, ses tiroirs à glace avec leviers automatiques de décollage et de démoulage, son hydrator permettant de conserver toute leur fraîcheur aux fruits, légumes.. son contrôleur de température à onze positions de réglage et son fameux groupe compresseur.

Pour toutes ces raisons vous n'hésiterez plus. Votre décision est prise : vous choisirez un Frigidaire, mais un véritable Frigidaire.

GRATUIT !

LIVRE de Recettes

Frigidaire est heureux de vous offrir une magnifique brochure des fines recettes des vieilles provinces de France, recueillies par Curnonsky, Prince des Gastronomes.

Adressez votre carte à : FRIGIDAIRE F. I. 46, rue La Boétie PARIS 8e

Frigidaire

GENERAL MOTORS (FRANCE) S.A. ★ 46, RUE LA BOETIE, PARIS ★ BAL. 34-80

A.P.

Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948. Imprimeur no 53.